

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**DES ENFERS
AU GOÛT DE MIEL**



9 791096 721122

ISBN : 979-10-96721-12-2

CARRAUD-BAUDRY

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

**DES ENFERS
AU GOÛT DE MIEL**

ISBN : 979-10-96721-12-2

Copyright © 2000 - 2014, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

Argument de « DES ENFERS AU GOÛT DE MIEL »

Se trouvent rassemblés dans ce volume quelques textes abordant l'angoisse ressentie par l'homme devant la vie, devant la mort. Y sont évoqués les thèmes de la rébellion, et de la liberté, de la lutte toujours nécessaire pour la conquérir. Et cette lutte s'y trouve exaltée.

En substance, on y invite souvent l'homme à se dépasser, à se transcender, à accéder à un statut d'homme véritable, d'homme accompli, on y invite l'homme à s'efforcer d'accéder au « surhumain », et ce, au besoin, par les plus grands sacrifices, parfois, inévitablement, par le plus grand des sacrifices, celui de lui-même.

Les textes composant cet ouvrage sont extraits, pour la plupart, de nos précédents romans ; où ils constituent, par exemple, ici les discours des animateurs d'une association culturelle celtique, à tendances culturelles, à l'orientation quelque peu sectaire, là un poème écrit par une mère pour son jeune fils, ailleurs des passages lus dans un vieux cahier hérité par un militaire retraité, apprenti-sorcier malgré lui... À l'occasion de cette compilation certains de ces textes furent légèrement adaptés. Sont extraits de *LA MÉMOIRE DE PHERLEK* : UN DÉFI HARDI ; PROFONDE TOMBE ; LES AMANTS ANGOISSÉS ; SOUS LE PONT MILVIUS ; QUE SONT DEVENUS TES RÊVES D'AUTREFOIS ; NUIT ET BROUILLARD ; BELLE LINGERIE EMBAUMÉE. Est extrait d'*ERREMENTS ET ÉGAREMENTS DES ANNÉES BRÈVES* : DES MOTS DOUX ILS SE MURMURENT. Sont extraits d'*AU-DESSUS DE NOS FRONTS ORGUEILLEUX* : LE FEU ROUGEYANT DE LA GUERRE ; D'UNE CHAUSSE DU GRAND GARGAN ; SUR LA FACE DE LA TERRE ; VIENS CONDUIRE NOTRE GUERRE ; LE DOMAINE DES SONGES ; LE SIÈGE PÉRILLEUX ; SUR LE DOS DU DRAGON ; L'ŒIL DU DRAGON ; LA FIN DU VOYAGE ; PULSION DE VIE ; L'ORDRE MÉDIOCRE ; TRANSGRESSION ; LES COHORTES CHIMÉRIQUES ; DANS LES LOINTAINS PERDUS. Est extrait de *GÉNÉRATION D'OUTRE-TOMBE* : LES OS VERS LES CIEUX. Sont extraits de *DANS L'ATTENTE D'UN MATIN MAGIQUE* : SI TU L'OSES, LECTEUR... ; LUEUR LUNAIRE ; LE JOUG INFÂME ; FAUSSEMENT SAGE ; DES ENFERS AU GOÛT DE MIEL ; INFERNALES HISTOIRES ; TRISTE PAROUSIE ; LES ÉTOILES SACRÉES ; MATIN MAGIQUE. Sont extraits de *PRIVILÈGE DE NÉCESSITÉ* : LE PRINCE DE CE MONDE ; FIDÈLE À UNE PRATIQUE SANS ÂGE ; DEBOUT DANS LA LUMIÈRE ; EN CE MONDE-CI ; LES CONFINS DES PORTES DU CIEL ; L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ ; SI DES JUGES INIQUES, SI DES SCÉLÉRATS ; VOUS QUI RÊVEZ ENCORE ; QUE VIENNE UN NOUVEL ÂGE ; DEUX SORTES ICI-BAS ; AIME, ET FAIS CE QUE TU PEUX ; SEUL FACE AU DESTIN ; DIVINS ET INHUMAINS ; DÉMONS OU REVENANTS ; AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX ; LA POUSSIÈRE DES ÂGES.

LE REGARD DU GUERRIER, DURES ET LONGUES LAMES DE FER, EFFIGIE DE PIERRE, BAISER MORTEL, DANS LA CRYPTÉ DU QRAAGH, HAITHABU, DE LUI AYEZ PITIÉ, PENSE ET RÊVE, PRENDS ET LIS, EFFORT ET RÉCONFORT, PAR DELÀ LES LIMITES, COMME UN ARC TENDU, AU BEAU SOLEIL, RÉBELLION, LE CHANT DU JAU, sont, soit des textes qui composent un simple *background* de *LA MÉMOIRE DE PHERLEK* pour les uns, soit, pour les autres, de simples prémices n'ayant pas encore été intégrés au moment de la rédaction de ces lignes dans le corps d'un roman, ou sont des textes indépendants rédigés dans la perspective de leur intégration au sein de ce recueil.

Des poèmes aux tons dramatiques, de différents auteurs du XIX^e siècle (José-Maria de Hérédia [SOIR DE BATAILLE ; SUR UN MARBRE BRISÉ], Théodore Hersart de La Villemarqué [LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN ; LA MARCHÉ D'ARTHUR], Charles Leconte de Lisle [AUX MODERNES ; LE MASSACRE DE MONA ; AUX MORTS ; LE CŒUR DE HIALMAR ; LE SOIR D'UNE BATAILLE ; LES DEUX GLAIVES (CHŒUR DES CÉSAR) ; L'ANATHÈME ; LE VŒU SUPRÊME ; LA TRISTESSE DU DIABLE], Arthur Rimbaud [LE MAL ; LE DORMEUR DU VAL ; TÊTE DE FAUNE ; LES PAUVRES À L'ÉGLISE]) émaillent les pages de ce recueil. Mis en exergue d'un chapitre, ils illustrent d'un jour particulier tel ou tel sujet y étant abordé. Ils constituent une anthologie où le lecteur retrouvera, ou découvrira, avec plaisir nous l'espérons, de beaux éléments, toujours très poignants, de notre littérature.

L'iconographie de l'ouvrage se trouve constituée de reproductions de planches dues à Gustave Doré et tirées de l'ouvrage de X.-B. Saintine intitulé *La Mythologie du Rhin et les contes de la Mère-Grand'* (Paris : Librairie Hachette et C^{ie}, 1876. 283 p.) ; originellement ces illustrations ne comportent pas de bordures.

Toutefois, les textes *PROFONDE TOMBE* et *LE REGARD DU GUERRIER*, sont illustrés par des reproductions d'œuvres de Karl Girardet, tirées respectivement de *Charles VI - Les Armagnacs et les Bourguignons*, ouvrage de M. Todièr (Tours : A^d Mame et Cie, imprimeurs-libraires, 1863. 428 p.), et d'*Histoire de la conquête et de l'occupation de Constantinople par les Latins*, ouvrage de M. Baptistin Poujoulat (Tours : Alfred Mame et fils, éditeurs, 1868. 287 p.).

Les textes de cet ouvrage dépeignent un univers imaginaire : les personnages mis en scène par ces textes, les faits et gestes qui leur sont attribués, les contextes dans lesquels ils sont censés avoir évolué, et d'autres de leurs éléments encore, relèvent essentiellement d'un domaine fictionnel. Toute ressemblance des personnages de ces fictions avec des personnages réels, ayant vécu, ou vivant encore, serait purement fortuite.

Copyright © 2000 - 2014, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France

**DES ENFERS
AU GOÛT DE MIEL**

POÈMES

Copyright © 2000 - 2014, Patrick Émile Carraud

SI TU L'OSSES, LECTEUR...

*Tourne donc la page, si tu l'oses, Lecteur !
Mais de cette prose ou de ces vers, lus dans l'heure,
Tu ne tireras, sache-le, aucun bonheur.
Plutôt en tireras-tu sûrement malheur ;
À tout le moins pour ta conscience quelque heurt.*

CHAPITRE PREMIER
— INTROITUS —

AUX MODERNES

Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,
Plus vieux, plus décrépits que la terre inféconde,
Châtés dès le berceau par le siècle assassin
De toute passion vigoureuse et profonde.

Votre cervelle est vide autant que votre sein,
Et vous avez souillé ce misérable monde
D'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,
Que la mort germe seule en cette boue immonde.

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,

Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

LE FEU ROUGEYANT DE LA GUERRE

Et tombe la nuit !
 Mais depuis longtemps la nuit est tombée
 Qui recouvre nos âmes d'une chape de plomb !
 Et dans la nuit, nous nous enfonçons !

Mais nous nous souvenons de l'ancien éclat de notre soleil !
 Mais nous savons que le soleil, ailleurs, luit !
 Et nous voulons qu'ici, à nouveau il brille
 Et embrase les cieux, éclaire nos esprits !
 Souvenons-nous de ces temps où les hommes étaient libres et fiers !
 Souvenons-nous de ces âges où l'empire des mondes
 N'appartenait point encore aux pauvres en esprit !
 Et dans la fièvre nous attendons
 Que rayonne la lumière,
 Que l'on exalte le bon, le beau, le fort, le fier !

Depuis longtemps, au travers des saisons, au travers des âges,
 Depuis trop longtemps dans l'obscurcissement que l'on nous impose,
 L'on agite autour de nous, démons et terreurs sans noms !
 Depuis tout ce temps,
 L'on tente de briser en nous le ressort de notre fierté,
 L'on veut, d'un peuple vigoureux, aux élans vainqueurs,
 D'hommes hardis défiant les dieux incertains,
 Faire des esclaves aux esprits anéantis, aux gestes vains,
 Des créatures soumises !
 Et les ténèbres s'appesantissent sur nos âmes troublées !

Mais nous sommes des hommes vrais !
 Nous sommes des êtres libres !
 Nous sommes des êtres de lumière !
 Mais nous sommes ardents comme le feu rougeoyant de la guerre !
 Et, aussi grande que puisse être notre détresse,
 Sans cesse nous relèverons la tête,
 Et braverons les théories utopiques, les dieux chimériques !

Relevons la nuque !
Redressons l'échine !
Agitons les verts étendards de l'espoir,
Agitons les oriflammes écarlates de la révolte,
Agitons les gonfalons noirs du sort fatal !
Que dans les bois,
Que par les chemins résonnent nos chants de marche !
Que vibre l'air de nos cris de guerre !
Que sur les champs dans la campagne,
Que sur le champ de la bataille retentissent nos hymnes de joie !

Nous voulons que la nuit finisse !
Que bientôt, à nouveau, le soleil de l'homme resurgisse !
Et portant haut, à bout de bras, sur nos enseignes,
Au-dessus de nos fronts orgueilleux,
Notre emblème radieux,
Le saint et antique Xvarnah,
Nous voulons que dans sa gloire royale,
Le soleil, sur un Homme Libre,
Enfin resplendisse pour les âges sans nombre !

Chapitre II
— LA PERLE DU DRAGON —

LE MASSACRE DE MONA

...

Les Bardes sont debout dans leurs sayons rayés,
 Aux harpes de granit les deux bras appuyés.
 À leurs reins pend la Rhote et luit le large glaive.
 La touffe de cheveux qu'une écorce relève,
 Flotte, signe héroïque, au crâne large et rond,
 Avec la plume d'aigle et celle du héron.
 Les Ovates, vêtus de noir, et les Evhages
 Portant haches de pierre et durs penn-baz sauvages,
 Pieds nus, poignets ornés d'anneaux de cuivre roux,
 Et le front ombragé d'une tresse de houx,
 De leurs bras musculeux pressant leur sein robuste,
 Gardent le Chef sacré, le Pur, le Saint, l'Auguste
 Couronné par Gwiddonn du rameau toujours vert,
 Celui qui, de sa robe aux longs plis blancs couvert,
 Vénéral, aussi fort qu'un vieil arbre, aussi ferme
 Qu'une pierre, au milieu du cercle qui l'enferme,
 D'un siècle sans ployer porte le lourd fardeau.
 Sous d'épais cheveux noirs ruisselant d'un bandeau
 De verveine enlacée aux blanches primevères,
 Près de lui, le front haut, grande, les yeux sévères,
 Voici, dans sa tunique ouverte sur le sein,
 La pâle Uheldéda, prophétesse de Sein.
 Agrafée à son flanc de vierge, nue, et telle
 Qu'un éclair, resplendit la Faucille immortelle.
 Elle tient, de son bras nerveux, au beau contour,
 Le vase toujours plein de l'onde Azewladour ;
 Et, derrière leur reine et leur sœur, huit prêtresses,
 Dans la brume des nuits laissant flotter leurs tresses,
 Portent des pins flambants que le vent fouette en vain,
 Autour de l'Arche d'or où gît le Gui divin.

...

Les harpes s'emplissaient d'un souffle harmonieux ;
 Le chœur mâle des voix s'épandait sous les cieux
 Avec les mille échos du murmure nocturne ;
 Et la vierge, inclinant l'orifice de l'urne,
 Baignait dans l'arche d'or le Gui qu'elle a tranché
 Sur l'arbre vénérable où Gwiddonn est caché,
 Quand, au faite moussu d'une roche prochaine,
 Murdoc'h parut, debout, dans son manteau de laine.
 Et le Persécuteur, un instant, regarda
 Cette foule immobile autour d'Uhheldéda
 Et de ce grand vieillard aux longs cheveux de neige
 Assis sur le granit comme un roi sur son siège.
 Mais, à ces chants sacrés, à cet auguste aspect,
 Son cœur ne ressentit ni trouble, ni respect,
 Et, dans un rire amer, plein d'insulte et d'outrage,
 Il poussa dans la nuit ce blasphème sauvage :

— Silence, adorateurs du Diable ! Par le sang
 De Jésus, le vrai fils du Père tout puissant,
 Qu'on se taise ! Ou sinon, Païens maudits, sur l'heure
 Vous grincerez les dents dans l'ombre extérieure !
 Je vous le dis, enfants entêtés de l'Enfer :
 Les oiseaux carnassiers mangeront votre chair ;

Le Mauvais brûlera vos âmes, dans son gouffre,
 Sur des lits ruisselants de résine et de soufre,
 Vous vous tordrez, rongés d'un feu toujours accru,
 Aux rires des Démons en qui vous aurez cru,
 Si vous ne renoncez à votre erreur immonde,
 Si vous ne confessez le Rédempteur du monde ! —

C'est ainsi que parla, sur le faite du roc,
 Le Kambrien, vengeur du Christ, le Roi Murdoc'h.
 Et tous firent silence à cette voix soudaine,
 Inexorable cri de fureur et de haine,
 Profanant la nuit sainte et les rites des Dieux.
 Et le Très-Sage, alors, dit, sans lever les yeux :

— Pourquoi les Purs sont-ils muets avant le terme ?
 Un songe a-t-il troublé leur cœur jadis si ferme,
 Que leur harpe et leur chant se taisent tout à coup,
 Et qu'ils tremblent de peur au hurlement d'un loup ?
 Comme un voleur de nuit, lâche et souillé de fange,
 Si l'animal féroce a faim et soif, qu'il mange !
 Car la pâture est prête, et boive en liberté ;
 Mais qu'importe aux enfants de l'immortalité,
 Quand le ciel respandit et s'ouvre ? Que mes frères
 Déroulent le flot lent des hymnes funéraires,
 Et sans prêter l'oreille aux vains bruits d'un moment
 Qu'ils songent à renaître impérissablement ! —

D'une voix calme, ayant dit cela, le Très-Sage
 D'un pan de son manteau se couvrit le visage ;
 Et ceux qui saisissaient d'une robuste main
 Les haches de granit et les glaives d'airain
 S'inclinèrent autour du Vieillard prophétique
 Par qui parlent les Dieux de la patrie antique,
 Soumis à son génie, et certains qu'à l'instant
 Où vient la mort, l'esprit monte au ciel éclatant.

— Hommes du Chêne, dit Uheldéda, la veille
 Des neuf Nuits, un cri sourd a souillé notre oreille ;
 Mais ce n'est point un loup qui hurle, ce n'est rien,
 Par les Dieux, fils de Math ! que l'aboïment d'un chien.

— Meurs donc ! cria Murdoc'h, meurs, selon ton envie.
 Mourez tous, ô Païens que le Démon convie,
 Vous qui du Seigneur Christ êtes les meurtriers,
 Car la vengeance a faim et soif ! À moi, guerriers ! —

Et les flèches de cuivre à pointe dentelée
 Sifflèrent brusquement à travers l'assemblée.
 Et les harpes vibraient, sonores, et les voix,
 Tranquilles, vers le ciel résonnaient à la fois
 Et tous, indifférents aux atteintes mortelles,
 Ne cessaient qu'à l'instant où l'âme ouvrait ses ailes.
 Les arcs tintaient, les traits s'enfonçaient dans les flancs,
 Sans trêve, hérissant les dos, les seins sanglants,
 Déchirant, furieux, la gorge des prêtresses
 Dont la torche fumante incendiait les tresses.
 Et tout fut dit. Quand l'aube, en son berceau d'azur,
 Dora les flots joyeux d'un regard frais et pur,
 L'Île sainte baignait dans une vapeur douce
 Ses hauts rochers vêtus de lichen et de mousse,
 Et, mêlant son cri rauque au doux bruit de la mer,
 Un long vol de corbeaux tourbillonnait dans l'air.

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».



D'UNE CHASSE DU GRAND GARGAN

Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende,
 Souvenez-vous des belles légendes.
 Souvenez-vous, Bonnes Gens, de la légende !
 Et prenez garde, vous les amants infidèles, aux sortilèges de la fée !
 Peut-être ne se sont-ils pas encore tout à fait dissipés,
 Malgré tout le temps,
 Au « Val sans retour » de la légende !
 Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende.

Contrée jadis parcourue par les vaillants compagnons d'Arthur ;
 Du roi Arthur, dont nombre attendent le retour, le retour d'Avallon !
 Le retour, de l'île légendaire d'Avallon.

Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende,
 Le « Val sans retour » de la légende !
 Profonde balafre du sol, d'un très haut talus
 Heurté par l'extrémité ferrée d'une chausse du grand Gargan¹
 Lors de l'une de ses courses à travers le monde.
 « Val sans retour », plaie suintante
 De la terre meurtrie de la vieille et rude Bretagne,
 « Val sans retour », par la volonté d'une fée bafouée,
 Un temps prison de galants inconstants.
 Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende !

Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende,
 Songez à la terre meurtrie de la vieille et rude Bretagne.
 Méditez. Et souvenez-vous des vieilles légendes,
 Des récits mythiques émanant de cette terre !
 Méditez sur votre culture vraie !
 Méditez sur votre passé,
 Méditez sur l'histoire de vos aïeux !
 Retrouvez la mémoire de ce qu'ils ont pu vous laisser d'eux-mêmes !

¹ Divinité apparentée à Bélénos, mais sans doute d'origine pré-celtique, voire pré-indo-européenne, et qui servit de modèle à Rabelais pour son Gargantua.

Imaginez ce qui faisait leurs joies, leurs peines,
 Ce qui les exaltait, les faisait vivre.
 Voilà longtemps, longtemps, très longtemps !
 Mais pas si longtemps, après tout !
 Souvenez-vous !
 Méditez sur vos racines profondes !
 Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende.

Contrée jadis parcourue par les vaillants compagnons d'Arthur ;
 Du roi Arthur, dont nombre attendent le retour, le retour d'Avallon !
 Le retour, de l'île légendaire d'Avallon.

Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende,
 Souvenez-vous des belles légendes.
 Souvenez-vous, Bonnes Gens, de la légende !
 Et prenez garde, vous les amants infidèles, aux sortilèges de la fée !
 Peut-être ne se sont-ils pas encore tout à fait dissipés,
 Malgré tout le temps,
 Au « Val sans retour » de la légende !
 Au cœur de Brocéliande,
 Vieille contrée de légende.

SUR LA FACE DE LA TERRE

Souffle l'Awen² !
 Clameur de l'Awen !
 Sous les pieds de l'écu,
 La grande pierre sacrée !
 Debout sur la pierre, l'écu !
 Sur la Pierre de Fal³,
 Par le souffle vivifiant,
 Fier, l'écu dressé, distingué !
 Et le grand cri, le souffle puissant !
 Dans le soir vibre l'air du val !
 Et les chants des korrigans,
 Emportés par le vent
 Allègent la peine.
 Souffle l'Awen !

2 Le souffle de vie, l'inspiration poétique, le « souffle du Dragon ».

Prononciation : nasalisation de la deuxième syllabe.

3 La « Pierre de Fal » criait sous le poids du souverain légitime de l'Irlande ancienne, puis apportée en Écosse par les émigrés irlandais, sous celui des rois écossais.

C'est un bloc de grès, d'une masse de 207kg, saisi par le roi anglais Édouard I^{er} en 1296. Ensuite, sur cette pierre, enchâssée dans le trône de Saint-Édouard, en l'abbaye de Westminster, se firent couronner tous les souverains britanniques.

En 1996, après 700 ans, la Pierre de Fal, Pierre de la Destinée, encore appelée « Stone of Scone », a été rendue aux Écossais.

Viens Awen !
 Souffle, Esprit !
 Anime enfin les sombres limbes de nos songes !
 Et disperse les brumes, distingue les formes !

Viens Awen !
 Souffle, Esprit !
 Que licornes et dragons peuplent les jardins,
 Les petits gnomes gambadent dans les rochers,
 Les trolls très grands, d'un pas, franchissent les vallées !

Viens Awen !
 Souffle, Esprit !
 Dresse sur la lande rude les grands menhirs,
 Les hautes tombes, antiques tables de pierre !
 Et à la vue de l'écume blanche des vagues,
 Rappelle-nous, aux naseaux du cheval de mer
 Combattant sur le rivage le grand taureau⁴,
 Le sang s'amassant en bulles de mousse rouge !

Viens Awen !
 Souffle, Esprit !
 Que dans les nuages s'agitent les géants,
 Terribles et redoutables, défiant les dieux,
 Et, fragiles, bravant et les uns et les autres,
 Sur la face de la terre, les hommes fiers,
 Invectivant ces impuissantes entités,
 Et tendant, armés de fer, leurs poings, vers les cieux !

4 Le grand « sanglier » plutôt, conformément à « La prophétie de Gwenc'hlan » que le druide prononçant cette oraison, manifestement, voulait évoquer ici.

VIENS CONDUIRE NOTRE GUERRE

⁵ Bonnes gens de Bretagne, de Bretagne et d'ailleurs, de Bretagne et d'ailleurs.
 Écoutez cette fable, cette fable impromptue, cette fable impromptue.
 Nous allons vous conter les heurs et les malheurs, les heurs et les malheurs,
 Les heurs et les malheurs, d'un très grand, très vieux druide, d'un très grand, très vieux druide.
 D'un très grand très vieux druide aux allures de farouche, farouche sanglier.

Farouche sanglier, s'épuisant en forêt, s'épuisant en forêt,
 S'épuisant en forêt à courir les laies, à courir les laies,
 À courir les laies, oubliant d'enseigner sous le pommier du Val,
 Sous le pommier du Val, les petits marcassins, tout petits marcassins.
 Tout petits marcassins, tous venus de très loin, venus de loin, très loin.
 Venus de loin, très loin, pour entendre sa voix, pour entendre sa voix.
 Pour entendre sa voix, sous l'arbre en Brocéliande, sous l'arbre au fond du Val,
 Sous l'arbre au fond du Val, le très vieux sanglier, très vieux, est essoufflé.
 Tant essoufflé qu'il ne peut, qu'il ne peut enseigner, qu'il ne peut enseigner !

Enseigner il le peut, sur la Pierre de Fal, le grand Samildanach⁶ !
 Le grand Samildanach, le seigneur très savant, le grand Samildanach !
 Samildanach au souffle, au souffle de dragon, souffle de grand dragon.

De grands dragons parcourent, fendant les flots, les nuées, dragons parcourent les cieux !
 Sur leurs fortes échines, nous portent en Avallon, nous portent en Avallon !
 Nous portent en Avallon ! Pour y chercher le roi ! Le roi ! Le roi Arthur !
 Pour à la dormition, la longue dormition d'Arthur mettre enfin terme !
 Arthur ! Arthur reviens ! Tous tes enfants t'appellent ! Tous tes enfants t'appellent.
 Arthur ! Grand ours puissant ! Arthur, ô grande pierre⁷ ! Arthur, ô notre père !
 Arthur ! Ô grand Arthur ! Viens conduire notre guerre, viens conduire notre guerre !

Bonnes gens de Bretagne, de Bretagne et d'ailleurs, de Bretagne et d'ailleurs,
 Il se fait tard, et tous, il nous faudra bientôt, bientôt nous séparer.
 Rappelez-vous souvent, les très vieilles légendes, histoires d'avant l'histoire !
 Souvenez, souvenez-vous, que les hommes, avant l'enfer, avant le paradis,
 Souvenez, souvenez-vous, étaient libres et fiers ! Les hommes ! Libres et fiers !
 Libres ! Libres et fiers ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres et fiers !
 Libres ! Libres et fiers ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres ! Libres et fiers !

5 Texte pouvant être chanté sur l'air de : « Dans les prisons de Nantes ».

6 « Samildanach « polytechnicien » : surnom de Lug, qui, dans le Cath Maighe Tuireadh, exprime ainsi son caractère multifonctionnel. Il a toutes les capacités et tous les pouvoirs de tous les dieux. ». In « Les Druides », éditions Ouest-France (collection « Ouest-France Université / De mémoire d'homme : l'histoire »), Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h.

7 Selon que l'on retienne pour « Arthur » une étymologie indo-européenne ou pré-indo-européenne, la racine en serait un terme signifiant respectivement « ours » ou « pierre ». La seconde hypothèse fut défendue par Gwenc'hlan Le Scouëzec, Grand Druides régulier de Bretagne (cf. « Le jardin des dragons », neuvième numéro, pages 86 à 94. Éditions du Prieuré).

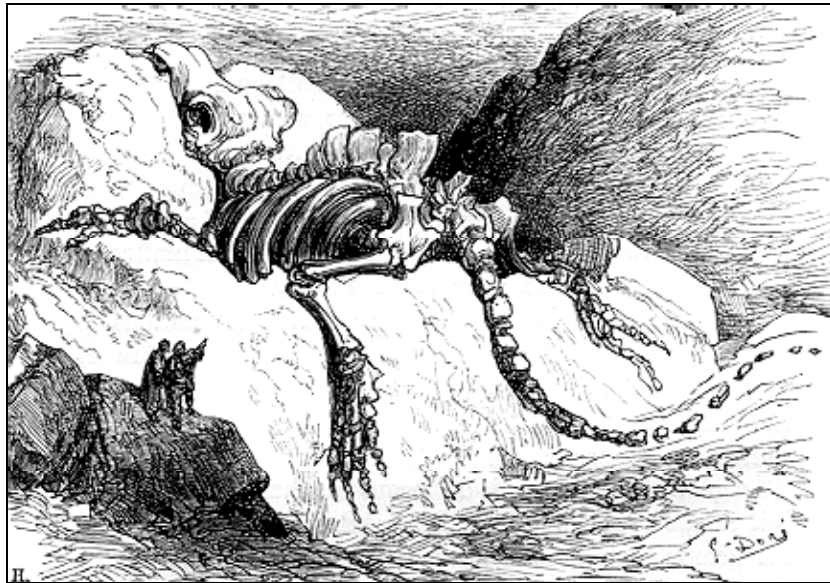
LA FIN DU VOYAGE

Lentement,
Mais sûrement,
Notre voyage périlleux,
Et très long,
Je me sens bien vieux,
Nous approche de l'île d'Avallon...

LE DOMAINE DES SONGES

Dans votre demeure de l'Ankou⁸,
 Grands Démons prisonniers de la mort,
 Secouez et brisez vos chaînes !
 Quittez le domaine des songes !
 Retrouvez la vie
 À laquelle vous appellent les prières et la foi
 De vos serviteurs et de leurs adeptes !
 Sortez de votre torpeur Grands Dragons assoupis !
 Agitez vos crinières hirsutes !
 Tendez vos fortes échines, vos membres vigoureux !
 Ouvrez vos larges narines et vos gueules brûlantes
 Sur vos haleines aux souffles puissants !
 Soulevez vos paupières lourdes !
 Et de vos regards épouvantables,
 Pétrifiez les mièvres brebis et les pauvres en esprit !
 Et que l'empire sur tous les royaumes des mondes vous appartienne !
 À vous le règne, à vous la puissance, et à vous la gloire !
 Pour toutes les générations des générations !

8 Terme breton. Le trépas, la mort ; ou le destin.



LUEUR LUNAIRE

En ce soir de grande et terrible bataille,
La terre ne résonnait déjà plus du cri des mourants,
Mais, lentement,
S'imprégnait du sang rouge des hommes.

Et dans les cieux sombres,
Témoins du combat où s'affrontèrent,
Au-dessus de la mêlée des guerriers,
Les Dieux et les Géants,
Une lune rousse luisait horriblement,
Toute sanglante, au firmament.

LE SIÈGE PÉRILLEUX

Qui donc a-t-il pu vous apprendre
 Que la religion imposait la croyance ?
 La religion ne nécessite pas de croire !
 Et la vraie religion, ce devrait être s'interroger ;
 En étant conscient de l'inanité de la question !

Il ne convient point de s'arrêter
 Dans la chose religieuse au simple plan exotérique.
 Il convient de le dépasser !
 Il convient de discerner derrière l'allégorie, le symbole !
 Et le symbole doit conduire à la méditation, à la réflexion, à la connaissance !
 Et notre connaissance doit nourrir notre spiritualité.
 Et notre spiritualité, notre personnalité.
 Et nous devons bien comprendre
 Que la spiritualité de chacun se définisse par sa singularité,
 Et doive demeurer chose toute personnelle,
 Relever de la sphère strictement individuelle !

En ces vieilles terres de légendes,
 Habitées du souvenir d'Arthur et de ses preux,
 Vous pouvez méditer sur le thème du Graal !
 Vous pouvez y voir le ciboire de « la première messe ».
 Mais vous pouvez également y voir l'Holmos de Delphes
 Où se juchait la Pythie, sur son trépied reposant sur les cinq pierres de la margelle de l'adyton,
 L'Holmos sacré, aux vénérables et très antiques reliques hyperboréennes,
 Apporté par les premières tribus indo-européennes gagnant la Grèce.
 Y voir un chaudron oraculaire, chargé d'ossements !
 Ou celui de Gundestrup !
 Y voir l'énigmatique trésor sacré des Volsques Tectosages d'Occitanie.
 Y voir le chaudron du « Dieu Bon », du Dagda,
 Chaudron d'abondance, d'immortalité, de résurrection !
 Vous pouvez y voir une tête coupée, épilée, vidée, sertie d'or,
 Faisant office de vase cérémoniel !
 Vous pouvez aussi y voir le premier chaudron, le chaudron archétypal,
 Dans lequel l'homme fit cuire son premier ragoût !
 Ou encore y voir une pierre sacrée, telle l'Omphalos, tombée ou non du ciel !

Que représente le Graal ?
 Qu'est-ce donc que la « Table ronde » ?
 Une table de conseil ? La table des agapes des Celtes ?
 Une figuration de la voûte céleste, du temps lunaire, ou solaire ?
 Et que dire du siège périlleux y demeurant vide ?
 Doit-on en ramener la signification à quelque enseignement astronomique
 Rappelant qu'aucune étoile n'indique plus précisément le pôle au nord du monde depuis
 plusieurs millénaires ?
 Après l'étoile Alpha de la constellation du Dragon, pas encore Alpha de la Petite Ourse !

Le contenu des mythes se révèle parfois riche d'enseignements,
 Se révèle parfois plus vrai que l'histoire !
 Parfois les mythes constituent des mémoires imprécises d'événements oubliés,
 Parfois symboliques, un enseignement, des récits initiatiques, une matière ésotérique,
 Chargée de la science d'une époque,
 De la science d'époques lointaines,
 De la somme de l'observation des cieux au cours des âges.

Ce qui importe ici, c'est le sentiment du sacré !
 Ce sentiment qu'un athée même peut éprouver,
 Pour peu qu'il s'intéresse à la nature, à la vie, à son mystère !
 À l'histoire de l'homme !

Il suffit d'être humain, pour éprouver le « sacré »,
 Lors d'une rencontre,
 Ou à l'audition d'une belle histoire,
 En découvrant la beauté d'un paysage, d'une personne.
 Le sentiment du sacré, on peut l'éprouver en posant une main nue sur un menhir,
 En levant les yeux vers un ciel étoilé !

Poursuivons !
 Continuons sans plus attendre !
 Sans plus nous soucier des remarques impromptues et impertinentes d'aucun esprit faible !

SUR LE DOS DU DRAGON

Et l'Awen enfle nos âmes !
 Alors, chevauchant le dos du Dragon, nous parcourons les vastes mondes !
 Et jaillissent des fleuves d'écumes, des océans de brumes !
 Sur le dos du Dragon, nous courons par toute la terre !
 Et tremblent le sol, et les ossements des Grands Ancêtres, qu'il contient, et dont il se
 souvient !
 Et vibrent, dressées et tendues vers l'absolu, les Grandes Pierres sacrées, qu'il soutient !
 Et sur le dos du Dragon, nous parcourons et l'instant, et le temps !
 Nous assistons à la génération, à la ruine des univers !
 Nous découvrons le chaos et l'ordre, le mal et le bien, la laideur et la beauté, l'obscurité et la
 lumière !
 Le monde, nous le comprenons, comme il nous comprend !
 Nous sommes !
 Nous sommes le souvenir, nous sommes le devenir !
 Nous sommes la mort et la vie, le rôle du mourant, le vagissement de l'enfant naissant, l'ombre
 de la tombe, la lueur de l'aube !
 Depuis les racines plongeant dans la boue du froid cadavre en décomposition, et jusqu'au
 rameau léger, tout en haut, frissonnant au soleil, nous sommes l'arbre immuable et changeant
 se découpant sur le bleu des cieux !
 Nous sommes la foudre des dieux, le feu purificateur et destructeur, dévoreur de forêts et de
 villes, dévoreur de vies, laissant le sol pulvérulent, brûlant, puis nu et froid !
 Nous sommes forêts et marécages, collines et montagnes, la terre et le roc, et le sable de la
 grève, et la mer, et la vague, et le vif poisson au sein des ondes, et ses reflets d'argent !
 Nous sommes l'embrun et le vent, et l'aigle, et le corbeau dans l'éther, la plume de
 l'empennage et le dard de la flèche déchirant le cœur de l'oiseau !
 Nous sommes l'arc du chasseur, la vibration de la corde !
 Nous sommes l'ours sur la rive, le saumon dans le courant, l'insecte fragile sous le sabot, le
 taureau puissant, le daim craintif et tremblant, le loup menaçant !
 Nous sommes la stupeur, la frayeur, et la douleur !
 Nous sommes la force et la joie du vainqueur !

Mais aussi, nous sommes le vieux sanglier sous le pommier, et les marcassins tout autour,
celui qui donne, celui qui reçoit, le maître et l'élève !

Nous sommes l'homme ! devant qui tout animal fuit ou périt !
Nous sommes le guerrier invaincu, le héros civilisateur, le père et le fils, la mère et la fille !
Nous sommes l'amant vigoureux, la femme amoureuse !
Nous sommes la joie indicible, le cri d'extase ! le cri de souffrance, de rage impuissante.
Nous sommes la peine qui afflige, ou le désespoir parfois...
Et nous prenons conscience d'appartenir au monde des hommes !

Et le souffle du Dragon disperse les cendres superficielles de l'histoire, la poussière des siècles
nouveaux, nous révèle l'héritage de nos antiques et vénérables aïeux !
Et de la richesse des Anciens, de notre richesse ! nous prenons conscience !

Nous sommes la pâle lueur des étoiles des cieux nocturnes oubliés,
Nous sommes le sombre éclat lunaire,
Nous sommes la vive clarté du plein soleil !
Nous voulons que l'homme en l'homme trouve sa lumière !

Libres et fiers, échappant à la tyrannie des oppressantes et hypothétiques doctrines d'un
illusoire salut, oublieux de la dictature de tous les dogmes, nous voulons que l'homme soit
un dieu pour l'homme !
Nous ne sommes ni dociles ni résignés,
Et tous les dieux tout-puissants, que les hommes pusillanimes, timorés et inconsistants se sont
donnés au cours des âges sans nombre, nous indiffèrent !
Et le souffle du Dragon emporte nos esprits au-delà de la compréhension du vulgaire !

L'ŒIL DU DRAGON

C'est l'Œil ardent du Grand Dragon,
Le soleil tout puissant,
Qui chaque jour parcourt le ciel !

Comme un roi sur son trône Il règne tout là-haut,
Lui le Très Grand Dragon !
Et cela pour toujours ; tant que sera le monde !

Ô Toi, Très Grand Dragon céleste !
Apparaissant depuis les cieux, et surgissant
De la terre, des eaux d'en haut, des eaux d'en bas,
Tu règnes sur tout, le visible et l'invisible,
Sur tous les mondes, inférieurs ou supérieurs ;
Tu règnes sur le Monde !

Ô grande puissance céleste,
Créatrice et ordonnatrice de nos vies,
Régulatrice de nos vices !
De ton vaste ciel tombe ta foudre impétueuse,
Génératrice de la Crainte et du Respect.
De ton vaste ciel tombe ta pluie généreuse,
Dispensatrice de Bonne Fertilité
Et de Prospérité.

Sur ton échine ailée les Héros Immortels
Escaladent les cieux,
Dévalent en de secrets enfers innommables !

Sur ta très large tête,
Et ta crinière de leurs deux mains empoignée,
À ta crinière leurs barbes rêches mêlées,
Les dents serrées, leurs joues contre ton crâne immense,
Par tes grands yeux ils s'ouvrent à la Connaissance !

Par ta queue fougueuse aux secousses formidables
Ébranlant jusqu'en leurs plus profondes assises
L'empire et le prestige des temps révolus,
Avec fascination ils pénètrent le Sens,
L'Essence de tout ce qui fut,
De tout ce qui enfin doit être transcendé !

Grand Dragon, gardien vigilant
 De la Perle qui donne Science,
 Conscience et puis Autorité,
 Grand Dragon, gardien vigilant
 Des richesses matérielles, immatérielles,
 De chaque prodigieuse merveille des mondes,
 Grand Dragon, gardien vigilant
 Et du Souvenir, et de l'Immortalité,
 Dragon ! Tu règues sur les cieux,
 Sur les terres et sur les eaux,
 Sur les mondes, et au-dessus, et en dessous.
 Mais aussi, Tu règues en nous !
 En nos faibles esprits, en nos âmes profondes !

À l'image des deux beaux dragons affrontés
 Des vénérables et anciens Mabinogion,
 Dans leur tombe de pierre, dessous la montagne,
 Sous les roches dures et épaisses,
 Au cœur de la vieille île de Grande-Bretagne,
 Tu es livide comme la Mort,
 Écarlate comme le feu de la Colère,
 Brûlant comme le souffle âpre de la Violence !
 Froid comme l'implacable Vengeance !

Ton pouvoir et ta puissance sont mystérieux,
 Comme ton besoin de vengeance est impérieux !
 Et de la loi du talion
 Tu ne peux te satisfaire,
 Car ta loi est bien plus juste,
 Plus vieille, plus effroyable !

Grand Dragon, gardien vigilant et vigoureux,
 Tu distingues le Bien, Tu distingues le Mal,
 Tu peux le Bien ! Et le Mal !
 Et en notre cœur, Tu veilles !

En notre cœur, comme en un vieux coffre de pierre,
 Tout au-dedans de nous, attentif, Tu sommeilles !
 Et malheur, à qui T'éveille !

LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN

— I —

Quand le soleil se couche, quand la mer s'enfle, je chante sur le seuil de ma porte.
 Quand j'étais jeune, je chantais ; devenu vieux, je chante encore.
 Je chante la nuit, je chante le jour, et je suis chagrin cependant.
 Si j'ai la tête baissée, si je suis chagrin, ce n'est pas sans motif.
 Ce n'est pas que j'ai peur ; je n'ai pas peur d'être tué.
 Ce n'est pas que j'ai peur ; assez longtemps j'ai vécu.
 Quand on ne me cherchera pas, on me trouvera ; et quand on me cherche, on ne me trouve pas.
 Peu importe ce qui adviendra, ce qui doit être sera.
 Il faut que tous meurent trois fois, avant de se reposer enfin.

— II —

Je vois le sanglier qui sort du bois ; il boite beaucoup ; il a le pied blessé,
 La gueule béante et pleine de sang, et le crin blanchi par l'âge ;
 Il est entouré de ses marcassins, qui grognent de faim.
 Je vois le cheval de mer venir à sa rencontre, à faire trembler le rivage d'épouvante.
 Il est aussi blanc que la neige brillante ; il porte au front des cornes d'argent.
 L'eau bouillonne sous lui, au feu du tonnerre de ses naseaux.
 Des chevaux marins l'entourent, aussi pressés que l'herbe au bord de l'étang.
 — Tiens bon ! tiens bon ! cheval de mer ; frappe-le à la tête ; frappe fort, frappe !
 Les pieds nus glissent dans le sang ! Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore !
 Je vois le sang comme un ruisseau ! Frappe fort ! frappe donc ! plus fort encore !
 Je vois le sang lui monter au genou ! Je vois le sang comme une mare !
 Plus fort encore ! frappe donc ! plus fort encore ! tu te reposeras demain.
 Frappe fort ! frappe fort, cheval de mer ! Frappe-le à la tête ! frappe fort ! frappe ! —

— III —

Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit.
 Il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel,
 Et il leur disait en les appelant :
 — Levez-vous vite sur vos deux ailes !
 Ce n'est pas de la chair pourrie de chiens ou de brebis ; c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut ! —
 — Vieux corbeau de mer, écoute ; dis-moi : que tiens-tu là ?
 — Je tiens la tête du chef d'armée ; je veux avoir ses deux yeux rouges.
 Je lui arrache les deux yeux, parce qu'il t'a arraché les tiens.
 — Et toi, renard, dis-moi, que tiens-tu là ?
 — Je tiens son cœur, qui était aussi faux que le mien.
 Qui a désiré ta mort, et t'a fait mourir depuis longtemps.
 — Et toi, dis-moi, crapaud, que fais-tu là, au coin de sa bouche ?
 — Moi, je me suis mis ici pour attendre son âme au passage.
 Elle demeurera en moi tant que je vivrai, en punition du crime qu'il a commis
 Contre le Barde qui n'habite plus entre Roc'h-allaz et Porz-gwenn. —

Vicomte Hersart de la Villemarqué.

« **BARZAZ-BREIZ** — *Chant populaire de la Bretagne* ».

La version de ce texte en langue bretonne (dialecte de Cornouaille) se compose de courts versets rimés. Nous renvoyons le lecteur désireux de la découvrir à une version respectueuse de la version originale, bilingue donc, du Barzaz-Breiz.

LA MARCHE D'ARTHUR

Allons, allons, allons au combat ! allons parent, allons frère, allons fils, allons père ! allons ! allons !
allons ! allons tous ! allons donc, hommes de cœur !

Le fils du guerrier disait à son père un matin : — Des cavaliers au sommet de la montagne !

Des cavaliers qui passent montés sur des coursiers gris qui reniflent de froid !

Rangs serrés six par six ; rangs serrés trois par trois ; mille lances brillent au soleil.

Rangs serrés deux par deux, suivant les drapeaux que balance le vent de la Mort.

Neuf longueurs d'un jet de fronde depuis leur tête jusqu'à leur queue.

C'est l'armée d'Arthur, je le sais ; Arthur marche devant au haut de la montagne.

— Si c'est Arthur, vite à nos arcs et à nos flèches vives ! et en avant à sa suite, et que le dard s'agite !

—

Il n'avait pas fini de parler que le cri de guerre retentit d'un bout à l'autre des montagnes :

— « Cœur pour œil ! tête pour bras ! et mort pour blessure, dans la vallée comme sur la montagne ! et père pour mère, et mère pour fille !

« Étafon pour cavale, et mule pour âne ! chef de guerre pour soldat, et homme pour enfant ! sang pour larmes, et flammes pour sueur !

« Et trois pour un, c'est ce qu'il faut, dans la vallée comme sur la montagne, jour et nuit, s'il se peut, jusqu'à ce que les vallées roulent des flots de sang.

« Si nous tombons percés dans le combat, nous nous baptiserons avec notre sang, et nous mourrons le cœur joyeux.

« Si nous mourons comme doivent mourir (...) des Bretons, jamais nous ne mourrons trop tôt ! »

Vicomte Hersart de la Villemarqué.

« **BARZAZ-BREIZ** — *Chant populaire de la Bretagne* ».

La version de ce texte en langue bretonne (dialecte de Cornouaille) se compose de courts versets rimés. Nous renvoyons le lecteur désireux de la découvrir à une version respectueuse de la version originale, bilingue donc, du Barzaz-Breiz.

Chapitre III
— LA FORCE DE VIE —

LE MAL

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
— Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement ! ...

— Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannas s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

Arthur Rimbaud

PULSION DE VIE

Un cycle de vie s'achève,
 Un cycle de vie commence.
 Malgré les frimas, les arbres décharnés,
 Au sein de la terre bat le pouls de la vie !

Et la sève remontant, vivifiante,
 Bientôt fera rejaillir les bourgeons et les feuilles !
 Bientôt la graine donnera du fruit !
 Bientôt les œufs et les petits des oiseaux dans les nids !

Et toujours,
 Aux ventres des hommes et des femmes,
 La pulsion de vie !

En cette saison qui s'achève les promesses de celle qui vient !
 Les nuages chargés de pluies et la terre
 Plus longtemps ont masqué le soleil !
 Mais déjà la lumière croît à nouveau !

Et la terre sera féconde !
 L'eau et le jour
 Porteurs de vie !

Dans la terre qui nous porte
 Et nous entoure, la force !
 Dans l'eau qui court à sa surface,
 La pénètre jusqu'en son sein, la force !
 Dans la lumière qui la réchauffe, la baigne, la force de vie !

Les longues nuits ne signifiaient point la fin de la lumière !
 Non plus la froidure sévère celle de la chaleur réconfortante !

Participons à la résurgence des forces vives de l'univers !
Laissons-nous posséder par les puissances naturelles
Se réveillant autour de nous et en nous !

Que la force de vie soit avec nous !
Que cette force vive nous préserve
De l'ennemi et de son engeance !
Nous conserve l'espoir et le goût de la vie !
Que la force de vie nous garde
Des idéologies, des raisonnements lénifiants,
Et chasse loin de nous
Les anges mièvres, bavards et impuissants !

Oublions l'obscurité et ses effarements !
Oublions les difficultés et les tourments !
Oublions les appréhensions, les préoccupations des sombres jours !

Aux lamentations, préférons l'action !
À l'humilité, la fierté !
À la castration, la fornication !

L'ORDRE MÉDIOCRE

Transgressons l'ordre médiocre !
 Descendons au tombeau !
 Gagnons le ventre chaud et sombre de la Terre !
 Nous y découvrirons ce qui, toujours,
 Demeure voilé au commun des mortels !
 Nous y puiserons force !

Oublions-nous !
 Oublions ce monde !
 Et quand nous y renaîtrons,
 Au sortir de notre sépulcrale matrice,
 Nous serons plus libres,
 Plus conscients de nous-mêmes,
 Plus lucides,
 Et le monde en sera transfiguré !
 En nous transcendant
 Nous le transcenderons !
 Transformés,
 Nous le transformerons !
 Nous serons des hommes nouveaux
 Dans un monde nouveau !

Voilez vos faces blêmes !
 Masquez vos faces inquiètes !
 Masquez-vous !
 Vos masques vous dissimuleront
 À tous les monstres qui surgiront des profondeurs,
 Vous protégeront de tous les démons
 S'échappant des âmes ébranlées,
 Et qui, de leurs ailes suintantes et odieuses,
 Vous frôleront le visage !

Transgressons l'ordre médiocre !
 Nous y puiserons force !

TRANSGRESSION

Allez, mes enfants !
 Accomplissez-le,
 Et dispensez-la !
 Le geste de vie,
 La force de vie !
 Donnez du plaisir !
 Donnez de l'espoir !

Maintenant il est temps !
 Il est temps, en cet autre monde,
 En ce sombre tombeau,
 Il est temps, en ce profond séjour,
 En cette sépulcrale matrice,
 Afin de pouvoir renaître régénéré au monde,
 De goûter la vie !

À belles dents, goûtez ses fruits ronds,
 Ses fruits rouges et juteux !
 À pleines lèvres, buvez à toutes ses sources chaudes,
 Ses sources douces et fortes !

Laissez la vie croître en vous,
 S'enfler en vous, en l'autre !
 Laissez la vie déborder,
 Vous submerger, comme une source vive !

Il est temps de satisfaire la pulsion vivifiante,
 Montant du tréfonds de vous-mêmes !
 Pulsion vivifiante qu'il convient d'assouvir,
 Qu'il convient de libérer,
 Pour vous libérer vous-mêmes !

Maintenant il est temps !
 Libérez-vous !
 Transgressez l'ordre médiocre !

LES COHORTES CHIMÉRIQUES

Il vient ! Il arrive ! Le Seigneur Protecteur !
Le Prince de ce monde !
À Lui les louanges, et à Lui les honneurs !
Et tremblent les anges, et tous les séraphins,
Et jusqu'en leurs confins,
Les cohortes chimériques peuplant les cieux !

UN DÉFI HARDI

Ô vous ! Tous les dieux hypothétiques
Des cieux
Et des enfers !
Vous ! Les démiurges et les héros mythiques
Qui vous cachez,
Au-delà des apparences,
Dans l'épaisseur de l'air,
Derrière les nuées changeantes,
Dans les profondeurs glauques des eaux aux sombres reflets,
Sous la terre immense et lourde,
Au cœur des froides ténèbres,
Dans les replis des âmes obscures !
Mon souffle, par les vents mauvais assourdi,
Entendez-le !
Entendez ces mots qu'à la face je vous crache,
En un cri impuissant de défi hardi !
Je suis libre !
Un être libre !
Soulagée des chaînes de l'innocence !
Libéré de la haine !
Délivré de l'amour !

AUX MORTS

Après l'apothéose, après les gémonies,
Pour le vorace oublié marqué du même sceau,
Multitudes sans voix, vains noms, races finies,
Feuilles du noble chêne ou de l'humble arbrisseau ;

Vous dont nul n'a connu les mornes agonies,
Vous qui brûliez d'un feu sacré dès le berceau,
Lâches, saints et héros, brutes, mâles génies,
Ajoutés au fumier des siècles par monceau ;

Ô lugubres troupeaux des morts, je vous envie,
Si, quand l'immense espace est en proie à la vie,
Léguant votre misère à de vils héritiers,

Vous goûtez à jamais, hôtes d'un noir mystère,
L'irrévocable paix inconnue à la terre,
Et si la grande nuit vous garde tout entiers !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

Chapitre IV
— SAIGNEURS DE GUERRE —
(EMBOLIUM I)

LE CŒUR DE HIALMAR

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

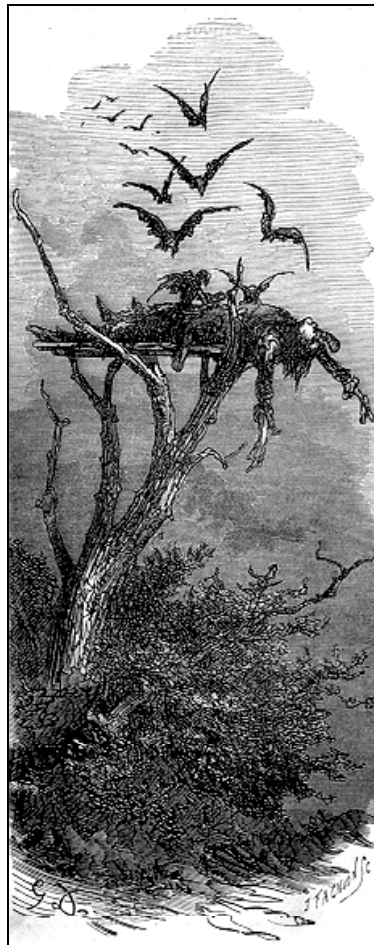
Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
À tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
Qu'il est rouge et solide et non tremblant et blême ;
Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».



PROFONDE TOMBE

Notre troupe arriva tout au bord du plateau.
 Nous surplombions le val étroit,
 Et les cimes de ses arbres droits,
 Et frêles, cherchant, haut,
 La lumière.

Au travers des maigres feuillages, s'enfonçant dans l'ombre croissante,
 Nous distinguions cette vermine grouillante,
 Ces ignobles lâches, la déplorable et cruelle racaille.

Éperonnant les côtes de nos montures,
 Par les sentiers, par les ravins, nous dévalâmes sous la ramure,
 Nos chevaux bousculant de leurs poitrails
 Les plus fiers,
 Les moins couards,
 De ces piètres soudards,
 Osant une vaine tentative pour nous empêcher d'atteindre le fond.

Et là, nous accomplîmes une belle besogne !
 Taillant et frappant dans cette masse d'hommes,
 Dans cette forêt exigüe,
 D'un coup, nous tranchions têtes, membres, et troncs.
 Et des branches en s'abattant,
 Crevaient les chétives poitrines et les panses molles.

Tout, des jarrets jusqu'aux garrots,
 Se teintait de l'argile rouge du sol,
 Labouré par les sabots,
 Ou bien de sang.

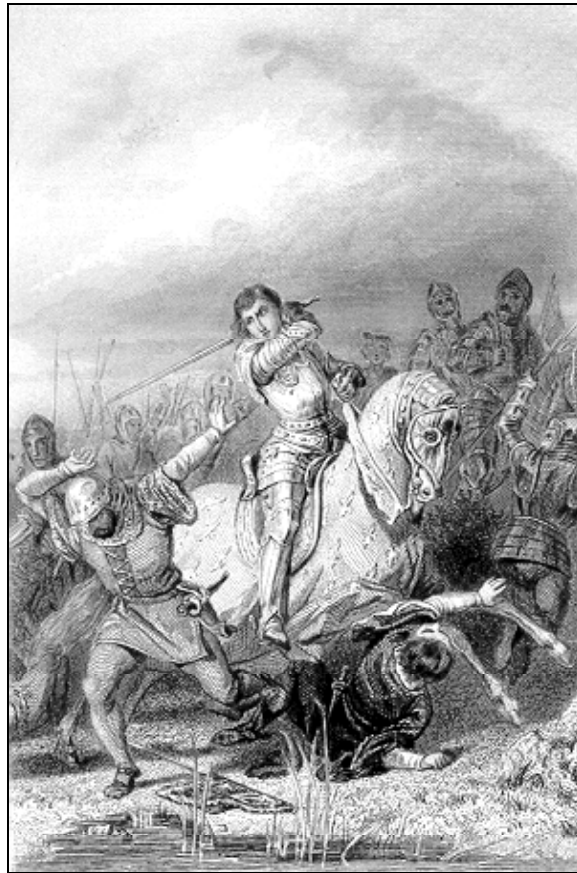
Du sang s'accumulant en flaques
 Où s'étouffaient les blessés,
 Plus sûrement que dans l'eau,
 Ou se répandant vers le ruisseau
 Charriant en nombre les trépassés,
 Et coulant, opaque,
 Comme une précieuse liqueur.

Et notre sueur,
 Chargée de la rouille des casques de fer,
 Nous piquait les yeux,
 Dégoulinait sur nos torses, nos bras,
 Jusqu'en nos gants,
 Habillés de fer,
 Où se noyaient nos mains,
 Le long de nos échine, et plus bas,
 Jusqu'en nos brodequins,
 Protégés de fer.
 Et le sang,
 Qui nous éclaboussait, s'y mêlait,
 Sous nos broignes, nos cuirasses, nos mailles de fer.
 Et nos chevaux de guerre,
 Bardés de fer,
 Trébuchaient sur les cadavres amoncelés,
 De toutes parts recouvrant tôt la terre.

Sans pitié aucune à l'égard de ces méprisables gueux,
 Nous nous sommes acharnés sur eux !
 Hors de leurs ventres par le tranchant de nos glaives fendus,
 Leurs tripes se sont répandues !
 Après leur avoir percé les flancs, joyeux,
 Sur nos farouches destriers, piaffant dans ces viscères immondes,
 Nous avons bien ri !
 Et nous crachions sur les carcasses étendues, abjectes et viles !
 Nous quittâmes ce triste val à jamais fertile,
 Et franchissant la crête, nous arrachant à cette tombe profonde,
 Nous revînmes au monde.

De retour vers le camp de nos ribauds,
 De nos valets assommés, massacrés, égorgés,
 Et maintenant vengés,
 Nous attachions nos regards sévères,
 Aux ailes de noires faux tranchant les airs,
 Aux vols sombres des corbeaux.

Et le tragique spectacle des corps mutilés de nos serviteurs,
 Les visages enfoncés,
 Les crânes défoncés,
 Nous arracha les plus amères pleurs !
 Et des injures aux dieux !



LES AMANTS ANGOISSÉS

Mais qu'est-elle donc cette brute maudite ?
 Un dieu formidable ?
 Un fauve abominable ?
 Mais qu'est-il donc ce brigand exécration ?
 Qu'a-t-il d'humain ?
 A-t-il d'autres raisons de vivre,
 Que peser en pièces d'or les vies qu'il aura prises ?

Il approche !
 Les nuées prennent la teinte du fer, les eaux le goût du fer !
 Il approche !
 La terre, l'air respirent une odeur de mort.

À son nom seul, ventre noué,
 Les braves sont tremblants ;
 Les femmes sanglotantes, se griffant le visage,
 En pleurs se répandent.

Il est aux portes !
 Les amants angoissés s'étreignent une dernière fois ;
 Il est aux portes !
 Les puissants se taisent, la poitrine oppressée ;
 Il est aux portes !
 Tous prient, se souviennent des dieux qui les oublient.

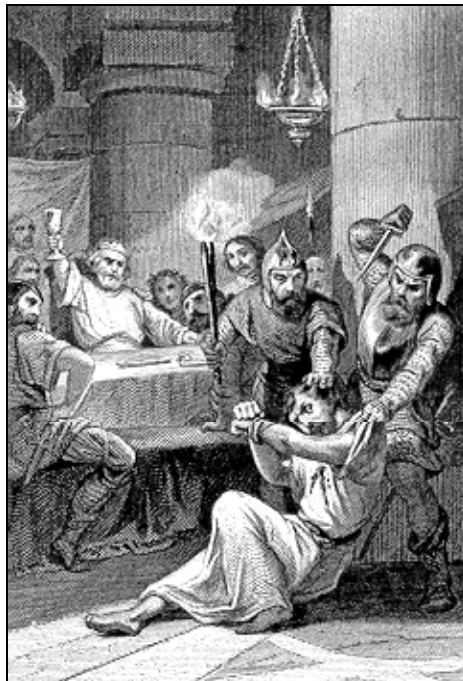
Pire qu'un chien mauvais aboyant avant l'attaque,
 C'est un loup sournois qui sans bruit saute à la nuque.
 Pire qu'un loup !
 Ce fauve avide de meurtre !
 Une bête dépourvue du pauvre esprit même des bêtes.
 Pire qu'une immonde bête de guerre se vautrant dans le sang des justes,
 Insensible aux plaintes,
 Aux souffrances des vivants !

Sans âme !
 C'est une machine !
 Une machine à tuer !
 Une machine !
 À tuer !



LE REGARD DU GUERRIER

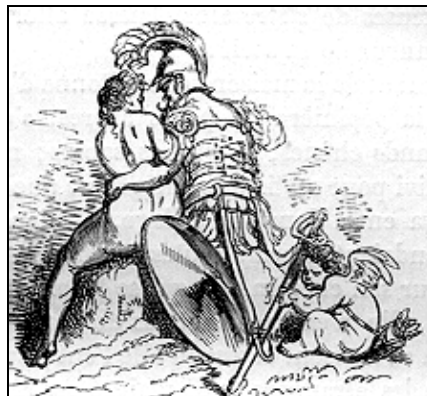
Triompher de mon ennemi !
Le terrasser !
Lui porter le coup fatal !
Et voir ses femmes en larmes
Sur son cadavre se refroidissant déjà,
Tourner vers moi les yeux !
Et, leurs pleurs à peine séchées,
Pantelantes,
Chercher dans mon regard
Pitié, et désir, à la fois !



DURES ET LONGUES LAMES DE FER

Et ces belles prêtresses,
Aux seins fermes, aux très hautes fesses,
Qui, en grande joie, devant la haute statue de leur Déesse,
Font résonner le temple de leurs clameurs de liesse,

Glairont-elles encore d'extase
Lorsque nous glisserons
Au sein de leurs douces entrailles,
Les faisant aller et venir
Dans leurs ventres jolis,
Nos dures et longues lames de fer ?



EFFIGIE DE PIERRE

La femme, épuisée par sa veille et ses prières, son jeûne,
 S'était évanouie contre le pied de la statue divine.
 Dreg, assis, hiératique
 Sur les genoux de la rudimentaire effigie de pierre,
 Évoquant la déesse assise sur un trône,
 Ses mains reposant sur les froids accoudoirs du haut siège divin,
 Surveillait la jeune femme du coin de l'œil.

Il s'était penché vers la fille,
 Et de sa main glacée par le contact de la pierre,
 Il l'avait touchée au front.
 Il l'avait éveillée.

Elle avait levé la tête,
 L'avait vu,
 Et après un sursaut apeuré,
 Dévisagé avec crainte,
 Les yeux exorbités
 Dans la pénombre du temple,
 Avant de bientôt se prosterner, le front au sol.
 « Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu !
 Tu es aussi froid que la Déesse ! »

Lui s'était redressé et se tenait la nuque droite.
 « Je suis froid et implacable comme la vengeance,
 Froid comme le fer d'une lame
 Glissant l'hiver dans les chaudes entrailles,
 Froid comme le cadavre abandonné sur la neige
 Sous la lune froide,
 Froid comme la pierre au cœur de la tombe,
 Dans l'ombre, sous le tumulus.
 Mais je suis brûlant
 Comme la lame aveuglante dans le foyer rougeoyant de la forge.
 Mais je suis ardent dans la bataille,
 Bouillant comme le sang fumant sur le sol couvert de givre,
 Je suis ardent dans mes amours,
 Brûlant comme le sang des amants enlacés,
 Chaud comme la vie au ventre des hommes et des femmes ! »

Lentement il se tourna vers la femme tremblante.
« Je suis froid comme la mort.
Je suis chaud comme la vie.
Et je distribue et la mort, et la vie !
Dis-moi, ô toi,
Belle entre les mortelles,
Dis-moi donc,
À haute et intelligible voix,
Quelle est ta prière,
À ma divine mère ? »



BAISER MORTEL

Pherlek, malade,
 D'un mal ayant gagné tout son corps,
 Et lui rendant difficile tout mouvement de la nuque,
 Alitée, lucide quant à sa décrépitude croissante et inexorable,
 La conduisant d'une affreuse lenteur vers une horrible mort,
 Demanda à Dreg de lui permettre de mourir dignement
 Et sans plus de souffrances inutiles.

Elle demanda à recevoir, de sa main, la mort
 Comme délivrance.

Elle lui demanda de la pénétrer,
 Là, sous les côtes, là où battait son cœur,
 De la pénétrer de sa longue et large dague.

Il lui baisa les lèvres, le front, et la main ;
 Où s'écrasèrent quelques unes des larmes
 Qu'il ne put s'empêcher de verser.
 Et il sortit son long et épais poignard
 De son fourreau de bronze et de corne,
 Et en approcha, du flanc de Pherlek, la pointe.

Et en bon guerrier,
 Et en tueur expérimenté,
 Il en inclina la lame
 Afin de pouvoir la pousser jusqu'au cœur
 Sans qu'elle rencontrât les os du thorax.
 Il se pencha encore une fois vers elle,
 Pour un dernier baiser.
 Un baiser de mort.

Il enfonça vigoureusement l'arme,
 Donnant ainsi à son amie
 La délivrance attendue,
 Et aussitôt, en se redressant,
 Retira vivement la lame.
 « Ça ne fait pas mal, Dreg ! »

Il laissa choir son arme au sol.
 Et, il se pencha vers cette femme
 Si courageuse et si vaillante,
 Qu'il avait connue si belle et si fière,
 Qu'il avait tant aimée,
 Qu'il aimait tant.

Et l'embrassant, la baisant à nouveau,
 Dans la bouche de son amante
 Dreg Ouarkyhn crut percevoir le goût du sang.
 Mais, peut-être découvrirait-il là, seulement,
 Le goût de ses propres pleurs,
 Douces et amères à la fois.

Et l'état où il se trouvait,
 Il en prendrait conscience plus tard,
 Lui était alors inconnu.
 Il avait découvert la peine et la douleur.
 La douleur de perdre un être cher.

Lors de la mort de son frère,
 De la mort de sa mère, ou de celle de son père,
 Jamais il n'avait éprouvé des affres d'une telle nature,
 Un tel bouleversement de l'âme,
 Un tel trouble des sentiments,
 Un tel désordre du corps
 Altérant jusqu'à ses capacités de raisonnement,
 Un tel abattement ;
 Jamais auparavant une telle émotion, un tel désarroi !

Ainsi mourut l'Ehyarl Pherlek,
 Abandonnant sa main lasse
 Au poing chaud et vigoureux,
 Et pourtant tremblant,
 Du Kohemghenn Dreg Ouarkyhn.



DANS LA CRYPTTE DU QRAAGH

Houlraïk marcha sur Qlemdasch.
 Il y fut accueilli en libérateur.
 Et Gonedeth se suicida.
 Assise sur le haut siège de pierre de la grande cryptte du Qraagh,
 La forteresse des anciens Kohemghenn,
 Elle s'enfonça une lame dans le cœur.
 Et son sang rouge de femme brave,
 Héritière de tant d'illustres souverains,
 Imprégnait les coussins sous ses cuisses, sous ses pieds,
 Dégouttait le long des reliefs du trône,
 Et s'étendait en flaque sur le pavage du sol.

Quand, après que les servantes de la reine défunte
 Eurent enfin débarré et ouvert les portes de bronze,
 Houlraïk put s'approcher, s'avancer
 Devant elle, si pâle, si belle,
 Dans la lueur incertaine des torches et des lampes fumeuses,
 Devant cette reine parée des insignes de son rang,
 Digne dans la mort de la grandeur de sa charge et de sa race.

Une femme au fier maintien,
 À la jolie tête sur un mince col blanc et élégant,
 Une femme de la haute noblesse qaweylte,
 Ayant choisi de servir l'étrangère,
 Et assumant son choix,
 Et la confiance que l'on avait mise en elle,
 Délivra le message de la reine.
 Le message entendu,
 Sans davantage troubler le silence de l'austère hypogée,
 Houlraïk Ouarkyhn opina gravement du chef.
 Seulement, comme il la dégagea vivement du fourreau
 La lame de sa longue, et large, et lourde épée,
 Chanta lugubrement dans l'air obscur et froid de la salle
 Où reposaient dans leur éternité
 Tous les Kohemghenn de Qlemdasch.

Et la tête de la dame au cou gracile,
 Heurtant le socle d'un cénotaphe,
 Fit, en tombant sur les antiques dalles,
 Un bruit sourd ; fort respectueux du calme des lieux.



LE SOIR D'UNE BATAILLE

Tels que la haute mer contre les durs rivages,
 À la grande tuerie ils se sont tous rués,
 Ivres et haletants, par les boulets troués,
 En d'épais tourbillons pleins de clameurs sauvages.

Sous un large soleil d'été, de l'aube au soir,
 Sans relâche, fauchant les blés, brisant les vignes,
 Longs murs d'hommes, ils ont poussé leurs sombres lignes,
 Et là, par blocs entiers, ils se sont laissés choir.

Puis, ils se sont liés en étreintes féroces,
 Le souffle au souffle uni, l'œil de haine chargé.
 Le fer d'un sang fiévreux à l'aise s'est gorgé ;
 La cervelle a jailli sous la lourdeur des crosses.

Victorieux, vaincus, fantassins, cavaliers,
 Les voici maintenant, blêmes, muets, farouches,
 Les poings fermés, serrant les dents, et les yeux louches,
 Dans la mort furieuse étendus par milliers.

La pluie, avec lenteur lavant leurs pâles faces,
 Aux pentes du terrain fait murmurer ses eaux ;
 Et par la morne plaine où tourne un vol d'oiseaux
 Le ciel d'un soir sinistre estompe au loin leurs masses.

Tous les cris se sont tus, les râles sont poussés.
 Sur le sol bossué de tant de chair humaine,
 Aux dernières lueurs du jour on voit à peine
 Se tordre vaguement des corps entrelacés ;

Et là-bas, du milieu de ce massacre immense,
 Dressant son cou roidi, percé de coups de feu,
 Un cheval jette au vent un rauque et triste adieu
 Que la nuit fait courir à travers le silence.

Ô boucherie ! ô soif du meurtre ! acharnement
 Horrible ! odeur des morts qui suffoque et navre !
 Soyez maudits devant ces cent mille cadavres
 Et la stupide horreur de cet égorgement.

Mais, sous l'ardent soleil ou sur la plaine noire,
 Si, heurtant de leur cœur la gueule du canon,
 Ils sont morts, Liberté, ces braves, en ton nom,
 Béni soit le sang pur qui fume vers ta gloire !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

Chapitre V
— LE SANG DES INNOCENTS —
(EMBOLIUM II)

LES DEUX GLAIVES (CHŒUR DES CÉSAR)

Ô Rome, qu'un vil moine, en ta chaise curule,
Étrangle avec l'étole et marque avec la croix,
Nous nous sommes levés en entendant ta voix,
Vieille reine du monde, épouse du grand Jule !

Toi qui faisais gronder l'essaim des légions,
En secouant un pli de ta robe guerrière,
Mains jointes, le dos bas, le front dans la poussière,
Tu t'es accoutumée aux genuflexions !

Ta pourpre s'est changée en blêmes scapulaires ;
Et, livrant son échine au bâton du berger,
Du harnais de l'ânon tu laisses outrager
La Louve qu'entouraient les faisceaux consulaires.

Ô Ville des héros, pleine de mendiants,
Tu prends les os des morts pour dépouilles opimes,
Les macérations sont tes hauts faits sublimes
Sous le fouet orgueilleux des clercs psalmodiants !

Mais, aux donjons du Rhin et de la Franconie,
Tes hurlements d'angoisse, à travers nos créneaux
Pénétrant notre cœur irrité de tes maux,
Nous ont fait une part dans ton ignominie.

Le sol impérial tressaille sous nos chars,
Et voici qu'attestant les feuilles sibyllines,
L'aigle crie et tournoie au front des sept collines.
Rome, Rome, debout ! Reconnais tes Césars !

Reprends le globe, ô Rome, et le sceptre et le glaive,
Afin qu'à notre face, après la longue nuit,
Dans son orgueil, sa force et sa gloire et son bruit,
L'éternelle Cité sur le monde se lève !

Et nous, que conviaient tes cris désespérés,
L'épée en une main et l'olivier dans l'autre,
Rachetant à jamais ton opprobre et le nôtre,
Nous veillerons, assis sur tes sommets sacrés !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

SOUS LE PONT MILVIUS

Maxence ! Maxence ! Comment les dieux ont-ils pu permettre
 Que tes armées soient défaites sous les murs de Rome !
 Maxence ! Maxence ! Comment les dieux ont-ils pu permettre
 Que sous le pont Milvius, par le poids de ta cuirasse,
 Tu t'engloutisses dans les eaux boueuses du Tibre ?
 Comment les dieux ont-ils pu permettre ?

Car la sphère du divin est creuse, est vide ; toute de vacuité.
 Mais toute pleine de la vanité des hommes.

Enfants d'occident !
 Réveillez-vous !
 Redécouvrez vos racines profondes !
 Reconnaissez, sous les oripeaux orientaux imposés par l'édit de Milan⁹,
 Imposés, hélas ! par l'empereur Constantin
 Voilà plus de seize siècles à la postérité d'occident,
 Les valeurs incomparables de votre origine !

Libérez-vous du pesant, mortifiant héritage amarnien¹⁰,
 Libérez-vous de l'humiliant héritage judéo-chrétien,
 Que le fils de Constance Chlore infligeait à l'Empire romain !
 Rejetez ces oripeaux qui vous entravent,
 Vous empêchent de vous mouvoir librement,
 Vous empêchent d'accomplir les exploits dont votre sang est capable !
 Rejetez ces vêtements trop étriqués,
 Qui ne conviennent point à des titans !
 Et avancez-vous, nus et libres ! Fièrement !
 Et que votre audacieuse ardeur nous forge un grand destin !
 Apothéose et pantocratie ! Ou Ragnarok¹¹ !

9 Février 313. Constantin l'emporta sur Maxence en octobre 312.

10 D'« El Amarna », site égyptien (où fut découvert le célèbre buste de Néfertiti) de l'ancienne et éphémère capitale du pharaon hérétique Akhenaton-Aménophis IV, « inventeur » du monothéisme.

11 Mythologie nordique. Conflagration apocalyptique où s'affrontent les dieux et les géants (personnages divins eux aussi), et au cours de laquelle le loup Fenrir brise ses chaînes.

HAITHABU

Debout sur le rivage fangeux,
 Parmi les restes arasés d'une cité jadis prospère,
 Les pieds s'enfonçant dans la boue,
 Le regard porté au loin sur les eaux,
 Nous songions aux Anciens, à ceux-ci qui l'avaient bâtie
 Et s'y étaient enrichis par leur négoce et leurs féroces rapines,
 Nous songions à leurs expéditions lointaines,
 À leurs longs et souples vaisseaux.
 Et abaissant les yeux vers les pauvres pieux noirs et gris
 Émergeant à peine d'un sol humide,
 Et formant de sombres et secrets vestiges,
 Nous considérions les modestes ruines,
 Nous interrogeant quant aux endroits
 Où, autrefois, au temps de leur glorieuse richesse,
 En ces lieux ils entassaient leurs biens les plus précieux.
 Et élevant les yeux vers les cieux,
 Nous interrogeions l'air brumeux et ses embruns,
 Nous efforçant d'imaginer à quelles hauteurs,
 Dans leur superbe, ils avaient osé dresser
 Les plus arrogants pinacles de leurs demeures,
 Avant que, bien tôt, tous leurs trésors accumulés,
 Leur grandeur, à laquelle si rapidement ils s'étaient élevés,
 Leur insolente morgue, leurs outrageuses hardiesses,
 Leur voracité insatiable, leurs forfaits innombrables,
 Suscitant de nombreux envieux,
 Suscitant tant de convoitises et tant de haine,
 Inspirant tant d'hostiles rancœurs,
 Inspirant d'irascibles ennemis, d'intraitables adversaires,
 Plus terribles que jamais eux-mêmes ne le furent,
 Et les animant à leur rencontre d'un courroux furieux,
 Les incitant à tant œuvrer à leur perte,
 Les excitèrent, ces ennemis implacables, ces adversaires inexorables,
 À leur apporter par le glaive la mort,
 À porter en leur belle cité toute de bois bâtie,
 Les dévastateurs s'en souvinrent et le rapportèrent
 Toute de bois joliment sculpté, bellement bariolé,
 Le feu ardent et dévorant de la guerre.¹²

12 Haithabu (Hedeby) fut au Moyen Âge une place commerciale florissante du Nord. Elle fut possession danoise, disputée aux Danois par les Suédois, les Norvégiens ; et détruite au XI^e siècle. « Ce siècle devait en voir la fin, définitive, brutale et dramatique. Une armée du roi de Norvège Harald le Sévère attaqua la place commerçante sur les rives de la Schlei et la réduisit en cendres. Un scalde Norvégien inconnu qui assista à cet incendie le décrit en termes émus : *D'un bout à l'autre / A brûlé Hed'by. Terrible / Fureur du combat. Imposant / Paraît l'exploit, je pense que / Sven l'irascible doit s'irriter. / Avant le crépuscule déjà, / J'ai mis le pied dans la place : / De hautes flammes jaillissaient des toits.* » ; in PÖRTNER, Rudolph. *La Saga des Vikings*. Traduit de l'allemand par Denise Meunier. Paris : Fayard, 1974. 420 p. P. 319.

QUE SONT DEVENUS TES RÊVES D'AUTREFOIS

Je te bénis Paris !
 Je te bénis, France, beau pays !
 Paris, la plus belle ville du monde,
 Qui fut capitale d'un royaume,
 Le plus beau, le plus riche, le plus puissant du monde.

Quand elles se dressaient contre toi les nations,
 Les grands de toutes les Espagnes,
 Les rois de Grande-Bretagne,
 Et du Saint Empire romain germanique, tes frères d'Allemagne,
 Avides, leurs convoitises chaque fois plus exacerbées,
 Tu triomphais d'elles toujours !

Puissant règne des Francs !
 Autrefois, la furie, et le génie de ta race ;
 Aujourd'hui, que sont-ils donc devenus ?

Au cœur de la douce France,
 Paris, tu t'alanguis, assoupie,
 Aujourd'hui perdue en de mièvres rêveries ;
 Parfois tu te souviens des anciens exploits,
 Du Regnum Francorum d'autrefois.

Mais que sont donc tes ambitions de jadis devenues ?
 Tu oublies tes vieilles vertus.
 Tu songes. Et tu attends.

NUIT ET BROUILLARD

Et coule le sang des innocents dans les bosquets sacrés !
 Et coule le sang que boit la terre avide des sanctuaires,
 Riches de la mémoire des morts en ces lieux ensevelis,
 Au cours des âges sans nombre !
 Pluie de cendres ! Pluie de larmes ! Pluie de sang !

Grands feux
 Sur les montagnes de la guerre !
 Et coulent les pleurs au goût de sel,
 Dans les vallées ombreuses !
 Et coule le sang des guerriers dans la plaine de la bataille !
 De Mag Tured¹³, aux Champs Catalauniques.
 De Gaugamela¹⁴, à Hastings.
 Du Métaure¹⁵, à Nicopolis.
 D'Azincourt, à Narva¹⁶.
 De Castillon à Moukden et Tsou Shima¹⁷.
 De Nordlingen, à Bastogne !

Pluie de cendres ! Pluie de larmes ! Pluie de sang !
 Vents et marées !
 Nuit et brouillard !

Et coule le sang des innocents dans les bosquets sacrés !
 Et coule le sang que boit la terre avide des sanctuaires,
 Riches de la mémoire des morts en ces lieux ensevelis,
 Au cours des âges sans nombre !
 Pluie de cendres ! Pluie de larmes ! Pluie de sang !

13 Bataille rapportée par la tradition celtique d'Irlande, et dont la date est tout à fait impossible à déterminer avec précision, mais que l'on peut situer au tout début de l'ère néolithique irlandaise : c'est après cette bataille que Bress, fils d'Elatha, apprit aux Tùatha Dé Dánann l'art de labourer, puis de moissonner. Les effectifs mis en jeu, quoi qu'en dise la légende, étaient sûrement relativement restreints ; de ce point de vue rien de comparable avec les batailles de Gaugamela ou des Champs Catalauniques, où combattirent plusieurs centaines de milliers d'hommes.

14 Près d'Arbèles, non loin de Ninive. Victoire décisive d'Alexandre sur Darius.

15 Défaite d'Hasdrubal

16 Victoire du Suédois Charles XII sur le Tsar Pierre I^{er} (dont les armées avaient un nombre de combattants environ cinq fois supérieur à celui des armées suédoises ; un parallèle peut être fait à ce sujet avec Gaugamela).

17 Seule bataille navale à laquelle il est fait référence. Victoire des Japonais (peuple non indo-européen, dans ce contexte il convient de le noter) sur les Russes.

SOIR DE BATAILLE

Le choc avait été très rude. Les tribuns
Et les centurions, ralliant les cohortes,
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts,
Les soldats regardaient, comme des feuilles mortes,
Au loin, tourbillonner les archers de Phraortes ;
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérissé de flèches,
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare,
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant.

José-Maria de Hérédia. « Les Trophées ».

Chapitre VI
— L'OMBRE DES MYRTES —
(EMBOLIUM III)

LE DORMEUR DU VAL

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine.
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Arthur Rimbaud



LES OS VERS LES CIEUX

Bien après avoir déambulé
 Dans les sépulcrales galeries
 De ce vieux château des Lusignan,
 Sous les portraits de Fée Mélusine
 Et de ses très monstrueux enfants¹⁸,

Après de bruyants gargouillements,
 Très inconvenants, de ses entrailles,
 Après avoir tâté des chapons,
 Et pincé sa muse au mamelon,
 Après une fort hideuse moue,
 Après quelques raclements de gorge
 Ayant fait vibrer le haut vitrail,

Tandis que marmots et marmitons,
 Tous très jolis et très bien nourris,
 Plus morts que vifs, pleurant et geignant,
 Ne pouvaient s'empêcher de trembler
 Sur leurs jeunes, fragiles genoux,
 L'ogre s'installa, dans les cuisines,
 Devant le clavier des grandes orgues,
 Puis entonna cet allègre chant
 Qu'avec frissons entendit sa mie :
 « Oh, oui ! Moi, je raffole vraiment
 De cervelles frites d'ortolans,
 Et aussi, ma foi, au même prix,
 Tout pareillement, je vous le dis,
 De beaux et dodus petits enfants ! »

Dans le silence, quand se tut l'orgue,
 En guise de mise en bouche l'ogre
 Se régala d'un vieux giton,
 Podagre mais très goûteux,
 Dont il jetait les os
 Propres vers les cieux.

Puis, sans façon,
 Tournant les yeux
 Vers les garçons,
 Émit un rot,
 Choisit un rôl.

18 Sources : la belle fée Mélusine eut, d'un mortel, des enfants dont les terribles difformités rappelaient aux gens du commun la merveilleuse ascendance. Mélusine est l'ancêtre mythique de la maison de Lusignan qui, en d'autres temps, régna sur le Poitou, sur l'Arménie, sur Chypre, entre autres lieux.

L'un des fils de la fée, le terrible Geoffroy la Grand Dent, s'illustra sur les terres où, plus tard, sévira Gilles de Retz, un grand seigneur, pourtant si valeureux en sa jeunesse, qui, ne voulant supporter la vieillesse, provoqua autour de lui de si grands malheurs.



DE LUI AYEZ PITIÉ



Bonnes et braves gens, pardonnez-lui !
De lui ayez pitié, car tout petit,
Avait-il déjà très grand appétit.

DES MOTS DOUX ILS SE MURMURENT

Ô Toi, divine Ishtar ! Ô divine Astarté !
 Ô Sihh ! Ô Séléné ! Ô Toi, divine Lune !
 Depuis toujours louée, belle divinité,
 Tu nous gardes des horreurs de la nuit ! Ô Lune !
 Ô Toi, déesse de vie ! Divine Astarté !

Déesse de la vie naissant dans les ténèbres,
 Au cœur de la terre, dans sa profonde nuit
 Chaude et humide, d'où le grain donne du fruit,
 Où s'enfonce le dur soc, avant les semailles !

Déesse de la vie naissant dans les ténèbres,
 Au sein des corps, dans le beau ventre doux des femmes,
 Chaud et humide, près de leur généreux cœur,
 Débordant d'amour pour le fruit de leurs entrailles !

Ô Lune ! Grand tourment sur la terre des hommes,
 Quand les étoiles chétives, toutes tremblantes,
 Orphelines de Toi, se voient transies de peur !
 Sous les cieus ombreux, impossible de dormir,
 Alors que sur nos têtes guette l'Épouvante !

Ô Lune ! Sublime au faite des cieus, Tu luis !
 Et les hommes et les femmes sont en émoi,
 Car ils ne craignent plus les ombres de la nuit.
 Déesse des eaux, sous Ta bonne face ronde,
 Près des sources vives, des lacs, où Tu Te mires,
 Au bord des mares, des étangs, ils font la ronde.
 En Ton amour les êtres sont en grande joie !

Et les très robustes petits Nains courageux,
 Sortant des cavernes sans crainte pour leurs yeux,
 Car douce est Ta lueur sous la voûte des cieus,
 Hors du royaume pierreux, gambadent, heureux !

Et les très nobles Elfes, beaux et délicats,
 Et les gentilles Fées, leurs si belles compagnes,
 Leurs jolis petits poings tendus, à bout de bras
 Agitent des rubans, au loin sous la ramure.
 Libres et légers, des mots doux ils se murmurent,
 Se donnent la main, folâtrent dans la campagne,
 Se donnent des baisers,
 Et dansent, guillerets,
 Entre les feux follets !

DANS LES LOINTAINS PERDUS

S'accroissent au-dehors la nuit et le brouillard !
 Et s'étouffent dans la brume dense du soir
 Les chants des oiseaux de nuit, les cris inquiétants !

Et sortis de leur sidh¹⁹ au-delà de l'étang,
 Sur l'étendue des marais, ces lointains perdus,
 Ultimes refuges soufflant des feux follets,
 Dansent les Elfes et les Fées ;
 Qui tout à coup s'élancent vers les bois pentus,
 Et sous les basses branches des très vieux chênes,
 Sous un rude et ténébreux surplomb de rochers,
 Sur une épaisse mousse molle,
 Dénouent leurs rubans !

Hors de leurs cavernes,
 À la lueur ténue des riches escarboucles,
 Se glissent, silencieux, les Nains aux cœurs farouches,
 Clignant des yeux, qui, à ce spectacle charmant,
 S'adoucissent et s'attendrissent !

Et coulent les eaux !
 Et soufflent les vents !
 Et tournent les astres !
 Et passe le temps...



19 Terme issu de la matière celtique irlandaise. Tumulus.

BELLE LINGERIE EMBAUMÉE

Quand je ne peux me réfugier
Dans la chaleur douce et humide de ta grotte,
J'aimerais pouvoir le dresser,
En joli pavillon de toile parfumée,
M'abriter dessous,
Sur la rive du Styx,
Où j'attends le naute,
Sans impatience ;
Tandis que,
Dans le soleil couchant,
L'ombre croissante des myrtes,
Qui sur moi s'étend,
Me glace le sang.



TÊTE DE FAUNE

Dans la feuillée, écrin vert taché d'or,
Dans la feuillée incertaine et fleurie
De fleurs splendides où le baiser dort,
Vif et crevant l'exquise broderie,

Un faune effaré montre ses deux yeux
Et mord les fleurs rouges de ses dents blanches.
Brunie et sanglante ainsi qu'un vin vieux,
Sa lèvre éclate en rires sous les branches.

Et quand il a fui — tel qu'un écureuil —
Son rire tremble encore à chaque feuille,
Et l'on voit épeuré par un bouvreuil
Le Baiser d'or du Bois, qui se recueille.

Arthur Rimbaud

Chapitre VII
— LA CAGE DU CIEL —

SUR UN MARBRE BRISÉ

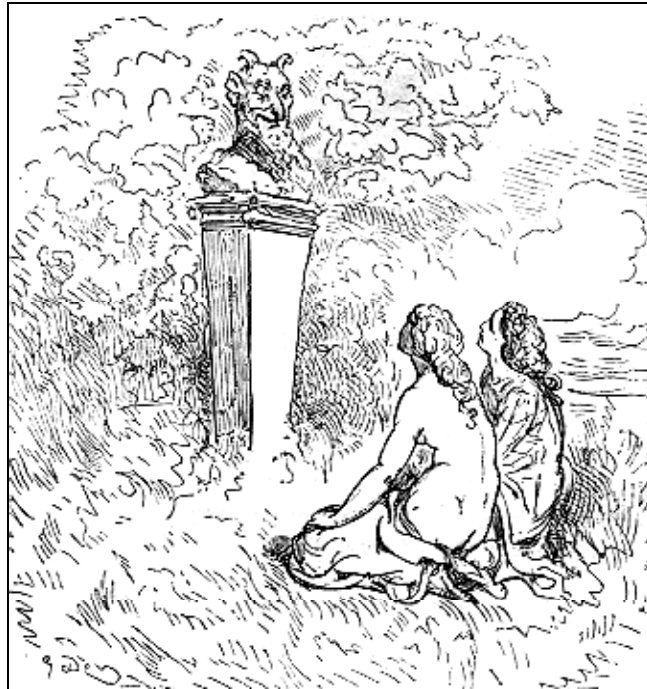
La mousse fut pieuse en fermant ses yeux mornes ;
Car, dans ce bois inculte, il chercherait en vain
La Vierge qui versait le lait pur et le vin
Sur la terre au beau nom dont il marqua les bornes.

Aujourd'hui le houblon, le lierre et les viornes
Qui s'enroulent autour de ce débris divin,
Ignorant s'il fut Pan, Faune, Hermès ou Silvain,
À son front mutilé tordent leurs vertes cornes.

Vois. L'oblique rayon, le caressant encor,
Dans sa face camuse a mis deux orbes d'or ;
La vigne folle y rit comme une lèvre rouge ;

Et, prestige mobile, un murmure du vent,
Les feuilles, l'ombre errante et le soleil qui bouge,
De ce marbre en ruine ont fait un Dieu vivant.

José-Maria de Hérédia. « Les Trophées ».



LE JOUG INFÂME

Il est un don,
 Qu'il est pénible d'accepter
 Et que l'on ne peut refuser.

Ce don unique,
 Que les dieux
 Immortels et insouciantes
 Attribuèrent aux humains,
 C'est celui de la douleur et du trépas.

Mais, même si,
 Avec tout le stoïcisme
 Dont on peut se montrer capable,
 Il faut immanquablement accepter
 En définitive ce don funeste,
 En passer par là,
 Passer sous ce joug infâme,
 Pour en finir, tôt ou tard,
 Par se fondre dans le grand tout,
 Par se fondre dans le néant,
 Cela ne doit pas empêcher
 De solliciter une aide
 Quand cela devient nécessaire ;
 Nécessaire
 Pour soulager ses souffrances, ses malheurs,
 Et continuer à vivre le plus dignement,
 Le plus crânement possible,
 Le plus longtemps possible,
 Ne serait-ce que pour braver le sort injuste,
 Ne serait-ce que pour défier les dieux
 Inconsistants, indifférents,
 Frivoles ou irresponsables.

FAUSSEMENT SAGE

Bonne et belle fée, tendre et clémente sorcière,
Ô gentille et très douce dame la Dusesse,
Très aimable et bienveillante Petite Mère,
Dans votre quête j'ai commis trop de bassesses !
Mon paradis c'est Vous ! Je veux être sincère !

Je ne suis point trop vieux, vous n'êtes pas trop vieille !
Tout en criant les pires injures aux anges
Qui de là-haut, depuis la cage de leur ciel
Sur la terre si basse vomissent leur fiel,
Avec vous je veux bien me rouler dans la fange !
Monter avec vous dans votre septième ciel !

Sur l'axe des mondes, bondissant dans les airs,
Tenant la main de l'enfant au si beau visage,
Mystérieux, sous sa capuche faussement sage,
Sans peur je vous suivrai jusque chez Lucifer !

DES ENFERS AU GOÛT DE MIEL

Parvenu aux confins des mondes,
 Enfin accédant à leur centre,
 Appréhendant les mondes dans leur plénitude,
 Sur le dos du Cheval Ailé
 Franchissant toutes les frontières,
 Les limites concevables du convenable,
 Ma main dans la main de l'enfant au beau visage,
 Douce Dusesse de la Haie,
 Mon autre main dans la vôtre serrée, j'espère !
 Ô Dusesse, je veux vous aimer, vous servir !
 Ô charmant Génie, te suivre sans plus faillir !

Par vos enchantements libérez mon esprit,
 Par votre savoir, mon corps de la maladie.
 Libérez-moi de ces jours froids, sombres et ternes !
 À mon malheur mettez un terme !
 De mon passé au goût amer
 Sans regret dispersons les cendres !
 En ce lieu, mémoire des âges,
 Nous tenant par la main, tous trois faisons la ronde !

Pitié ! Conduisez-moi hors d'un monde exécrationnel !
 D'un monde qui dans ma faiblesse m'est trop rude !
 De ce monde meilleur, cette vallée de larmes,
 De ce monde contre lequel je n'ai pas d'arme,
 Libérez-moi ! Entraînez-moi dans votre ciel !
 Je vous suivrai dans vos enfers au goût de miel !

INFERNALES HISTOIRES

Il est bon, la nuit, sous la face ronde de la déesse,
Inspiratrice de folles liesses,
D'exprimer nos rêves, de penser à d'infemales histoires de fesses,
De pouvoir, en de si délicieux enfers, retourner sans cesse !

TRISTE PAROUSIE

L'enfer ! L'enfer !
Tous, nous y aspirons, à l'enfer !
L'enfer, la seule possibilité de rester soi-même, pour l'éternité !
Dans l'au-delà, les justes perdent toute individualité !
Dans leur paradis, les justes perdent leurs personnalités !
Les justes sont appelés à se fondre en leur Dieu,
À s'y abîmer, à sombrer dans le néant, les malheureux !

LES ÉTOILES SACRÉES

En ces siècles mesquins, c'est avec émotion
Que de ces temps très lointains nous nous souvenons.
Et nous nous rappelons les Grands Griffons dorés,
Nos origines, la mythique Hyperborée !

Loin, l'Hyperborée ! Loin, le temps où nos aïeux,
Farouches, chaque génération, s'élancèrent
Conquérir les mondes, chaque Printemps Sacré,
Féroces, en la pleine lumière solaire,
Sous la lune nocturne, sa sombre lueur !

Et vers le faite du monde ils tournaient les yeux,
Guidant leurs pas aux vifs scintillements polaires,
Inscrivant dans les astres leurs plus riches heures,
Qui pour toujours, tout là-haut, brillent dans les cieux !

De nos braves aïeux nous avons hérité
Notre bel orgueil et notre grande fierté,
Et aussi le respect des étoiles sacrées !

MATIN MAGIQUE

Nous sommes ici pour vous distraire,
Génies de l'air,
Génies du vent,
Génies du temps !

Génie tutélaire de ce lieu,
Toi aussi parvenu au rang des Dieux,
Nous espérons que nos fables
À tes oreilles furent agréables !

Nous espérons,
Un instant vous avoir distraits de l'ennui,
Trop long,
Que vous imposent les hommes par leur oubli,
Follets brillants de la nuit,
Fragiles, palpitants, et si jolis !
Des fontaines et des bois, beaux et agiles petits Lutins,
Malgré tout, compagnons fidèles des humains !
Raffolant de joyeuses danses près des Grandes Pierres,
Des vieilles tombes austères,
Infatigables Korrigans !
Vous, Poulpikans habitant les terriers près des marais !
Et vous aussi, aimant effaroucher les femmes égarées,
Ô Viltansous velus et indécents !

Que nos paroles, emportées par le vent,
Jusqu'à Vous soient parvenues !
Jusqu'à Vous tous, anciens Dieux
Des temps passés, des ères révolues !

Jusqu'à Vous, Dieux malheureux,
Jusqu'à Vous, qui, patients et rêveurs,
Dans l'ombre dense de la nuit maléfique,
Attendez que vienne le matin magique,
Le matin où prendra fin cette vile époque de douleur,
Le matin où la foi des hommes, en sa renaissance,
La vigueur et la puissance,
La force perdue Vous redonnera !
Le matin où Votre Règne reviendra !

L'ANATHÈME

Si nous vivions au siècle où les Dieux éphémères
Se couchaient pour mourir avec le monde ancien,
Et, de l'homme et du ciel détachant le lien,
Rentraient dans l'ombre auguste où résident les Mères ;

Les regrets, les désirs, comme un vent furieux,
Ne courberaient encor que les âmes communes ;
Il serait beau d'être homme en de telles fortunes,
Et d'offrir le combat au sort injurieux.

Mais nos jours valent-ils le déclin du vieux monde ?
Le temps, Nazaréen, a tenu ton défi ;
Et pour user un Dieu deux mille ans ont suffi,
Et rien n'a palpité dans sa cendre inféconde.

Heureux les morts ! L'écho lointain des chœurs sacrés
Flottait à l'horizon de l'antique sagesse ;
La suprême lueur des soleils de la Grèce
Luttait avec la nuit sur des fronts inspirés :

Dans le pressentiment de forces inconnues,
Déjà plein de Celui qui ne se montrait pas,
Ô Paul, tu rencontrais, au chemin de Damas,
L'éclair inespéré qui jaillissait des nues !

Notre nuit est plus noire et le jour est plus loin.
Que de sanglots perdus sous le ciel solitaire !
Que de flots d'un sang pur sont versés sur la terre
Et fument ignorés d'un éternel témoin !

Comme l'Essénien, au bout de son supplice,
Désespéré d'être homme et doutant d'être un dieu,
Las d'attendre l'Archange et les langues de feu,
Les peuples flagellés ont tari leur calice.

Ce n'est pas que, le fer et la torche à la main,
Le Gépide ou le Hun les foule et les dévore,
Qu'un empire agonise, et qu'on entende encore
Les chevaux d'Alarik hennir dans l'air romain.

Non ! le poids est plus lourd qui les courbe et les lie ;
Et, corrodant leur cœur d'avarice enflammé,
L'idole au ventre d'or, le Moloch affamé
S'assied, la pourpre au dos, sur la terre avilie.

Un air impur étreint le globe dépouillé
Des bois qui l'abritaient de leur manteau sublime ;
Les monts sous des pieds vils ont abaissé leur cime ;
Le sein mystérieux de la mer est souillé.

Les Ennuis énervés, spectres mélancoliques,
Planent d'un vol pesant sur un monde aux abois ;
Et voici qu'on entend gémir comme autrefois
L'Ecclésiaste assis sous les cèdres bibliques.

Plus de transports sans frein vers un ciel inconnu,
Plus de regrets sacrés, plus d'immortelle envie !
Hélas ! des coupes d'or où nous buvions la vie
Nos lèvres ni nos cœurs n'auront rien retenu !

Ô mortelles langueurs, ô jeunesse en ruine,
Vous ne contenez plus que cendre et vanité !
L'amour, l'amour est mort avec la volupté ;
Nous avons renié la passion divine !

Pour quel dieu désormais brûler l'orge et le sel ?
Sur quel autel détruit verser les vins mystiques ?
Pour qui faire chanter les lyres prophétiques
Et battre un même cœur dans l'homme universel ?

Quel fleuve lavera nos souillures stériles ?
Quel soleil, échauffant le monde déjà vieux,
Fera mûrir encor les labeurs glorieux
Qui rayonnaient aux mains des nations viriles ?

Ô liberté, justice, ô passion du beau,
Dites-nous que votre heure est au bout de l'épreuve,
Et que l'Amant divin promis à l'âme veuve
Après trois jours aussi sortira du tombeau !

Éveillez, secouez vos forces enchaînées,
Faites courir la sève en nos sillons taris ;
Faites étinceler, sous les myrtes fleuris,
Un glaive inattendu, comme aux Panathénées !

Sinon, terre épuisée, où ne germe plus rien
Qui puisse alimenter l'espérance infinie,
Meurs ! Ne prolonge pas ta muette agonie,
Rentre pour y dormir au flot diluvien.

Et toi, qui gis encor sur le fumier des âges,
Homme, héritier de l'homme et de ses maux accrus,
Avec ton globe mort et tes Dieux disparus,
Vole, poussière vile, au gré des vents sauvages !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

Chapitre VIII
— PORTEURS DE LA LUMIÈRE —

LE VŒU SUPRÊME

Certes, ce monde est vieux, presque autant que l'enfer.
Bien des siècles sont morts depuis que l'homme pleure
Et qu'un âpre désir nous consume et nous leurre,
Plus ardent que le feu sans fin et plus amer.

Le mal est de trop vivre, et la mort est meilleure,
Soit que les poings liés on se jette à la mer,
Soit qu'en face du ciel, d'un œil ferme, et sur l'heure,
Foudroyé dans sa force, on tombe sous le fer.

Toi, dont la vieille terre est avide, je t'aime,
Brûlante effusion du brave et du martyr,
Où l'âme se retrempe au moment de partir !

Ô sang mystérieux, ô splendide baptême,
Puissé-je, aux cris hideux du vulgaire hébété,
Entrer, ceint de ta pourpre, en mon éternité !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

LE PRINCE DE CE MONDE

Contraindre les gens, ou bien les événements,
Facilement cela se peut, assurément.
Par quels moyens, très anciens, cela se peut-il ?
De ces moyens, s'instruire n'est pas difficile.

Crois au souffle qui anime ce monde.
Crois au souffle vital, qui, dans les profondeurs, gronde,
Crois au souffle par lequel l'homme s'anime,
Crois à la force par laquelle il se meut,
Crois à la force vive qui le porte,
Par laquelle encore et toujours il espère et vit.
Aie foi en l'Homme !
Crois à la force qui régit ce monde.
Aie foi en le Prince de ce monde !

Contraindre les gens, ou bien les événements,
Facilement cela se peut, assurément.
Par quels moyens, très anciens, cela se peut-il ?
De ces moyens, s'instruire n'est pas difficile.

FIDÈLE À UNE PRATIQUE SANS ÂGE

Dans la forêt sauvage,
En respectant les vieux usages,
Fidèle à une pratique sans âge,
Au milieu de la claire nuit,
Entre le soir et le matin,
Sous les nuages qui s'enfuient,
Et sous la face de la Lune
Luisante et ronde au firmament,
Avec un fer neuf, une lame inusitée,
Une fourche de coudrier,
D'un seul coup, ou de trois au plus,
Tu couperas,
Avec un fer neuf, une lame inusitée,
Une baguette de sureau,
D'un seul coup, ou de trois au plus,
Tu trancheras !

Avant que vienne le matin,
Montrant grande dextérité,
Avec une tige d'étain,
La forte verge de sureau
Tu évideras,
Ou bien une tige d'argent,
La riche moelle du sureau
Tu remplaceras !

Dans la forêt sauvage,
En respectant les vieux usages,
Fidèle à une pratique sans âge,
Toute la nuit demeurant sage,
La femme à ton côté,
L'homme à ton côté,
Tu méditeras.

Dans la forêt sauvage,
En respectant les vieux usages,
Fidèle à une pratique sans âge,
Retiré du domaine des hommes communs,
Avant que vienne le matin,
Un lieu sûr des plus élevés
Tu atteindras.

Et, très haut, comme le sceptre d'un roi guerrier,
Haut ! Très haut ! Ta neuve baguette,
Dans le matin pur et magique,
Tu brandiras !

Dans la forêt sauvage,
En respectant les vieux usages,
Fidèle à une pratique sans âge.

DEBOUT DANS LA LUMIÈRE

Nous tournons nos masques hâves vers Toi, radieux !
 Debout, et fiers, mentons levés, fermant les yeux,
 Vers Toi, dans ta lumière, tendus vers les cieux,
 Nous élevons haut notre sceptre merveilleux.

Qu'en ce digne sceptre Tu places ton ardeur !
 Qu'il soit pour nous un soutien ferme dans la marche,
 Un grand pilier où prendre appui !
 Qu'il soit la sauvegarde dans l'adversité,
 Une lance dans le combat !
 Qu'il soit notre secours, un moyen de contrainte,
 Un instrument de châtement !

Debout, dressés dans ta lumière,
 Vers Toi, vers ton grand feu céleste,
 Nous voulons que Tu nous éclaires,
 Que Tu nous sauves de l'ombre froide et stérile !
 Debout, notre sceptre brandi,
 Droits, sur l'axe des mondes, entre ciel et terre,
 Nous voulons nous hausser loin de la fange immonde,
 Loin du vulgaire, loin des mentalités viles !
 Nous voulons être les porteurs de ta lumière !

Nous voulons une âme féconde !
 Nous voulons un esprit fertile !
 Nous voulons que l'homme avance dans la lumière !
 Qu'il perde sa condition fidèle et servile !
 Qu'il s'exalte, lucide, Seigneur de lumière.

Bon Seigneur de lumière, Prince de ce monde,
 Nous t'honorons ! Nous voulons, enfin, ta victoire.
 Nous voulons ton règne et ta gloire.

EN CE MONDE-CI

L'au-delà est en nous.
En nous. Autour de nous.
En ce monde-ci !
La divinité est ici, en nous.
En notre âme, en notre cœur.

Tout ce qui en ce monde,
Tout ce qui en l'être humain
Lui permet de se dépasser,
De se transcender,
D'accéder à une plus grande dimension
De lui-même, et des autres,
Voilà en quoi réside l'au-delà,
Voilà la divinité.

LES CONFINS DES PORTES DU CIEL

Sois respectueux envers les Dieux, si tu le veux.
 Mais, toi, surtout, sois orgueilleux.
 Ton orgueil te rendra maître de ta vie,
 Maître de ta mort.

Comme tu t'offriras à la Mort,
 Offre-toi à la Vie !
 Ne lui demande rien.
 Prends-la !

De cet instant d'éternité,
 Fais une très grande chose,
 Exemple, si tu le peux.

Mais si tes hauts faits, si ta gloire
 Ne sont pas impérissables,
 Quand bien même tous bientôt t'oublieraient,
 Quand, bien tôt, ton œuvre s'effacerait,
 Au moins que tu sois digne, et droit, et fier.
 Et tu seras un Dieu.

Aime et vis !
 Vis dans l'instant, vis totalement.
 Et tu connaîtras l'éternité.
 Et tu atteindras, tu franchiras les confins des portes du ciel.

Aime et vis ! Et meurs.
 Vis dans l'honneur, la dignité, l'orgueil !
 Vis ! Existe ! Et tu seras un Dieu.

L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ

Navigare necesse est. Vivere non necesse est.

L'une à l'autre elles s'opposent et coïncident ;
Vie et Mort sont inéluctablement liées.
L'une et l'autre tu dois aimer et réussir.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
Et alors, tu deviendras plus fort, et plus libre.

Alors tu pourras enfin vivre pleinement ;
Pleine vie de l'âme, pleine vie de l'esprit,
Pleine vie du cœur et pleine vie de la chair !

Il est nécessaire de se battre pour vivre ;
Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
Aboutissement, aussi accomplissement,
Elle nous fait régler notre dette au Destin.

La Mort, unique et ultime nécessité,
Rien ne s'y soustrait, elle seule est impérieuse.

Navigare necesse est. Vivere non necesse est.²⁰

20 « Navigare necesse est. Vivere non necesse est. » (*Il est nécessaire de naviguer. Il n'est pas nécessaire de vivre* ; ce qui dans le texte faisant l'objet de cette note est rendu en français ainsi : *Il est nécessaire de se battre pour vivre ; Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre*). Cet argument, en latin ci-dessus, fut lancé, selon Plutarque (46 environ - 125 environ), à ses matelots par Pompée (-106 - -48). Le texte de Plutarque relatant ce fait nous est parvenu, rédigé en grec : « [...] Ἀνάγεσθαι δὲ μέλλων πνεύματος μεγάλου κατὰ θάλατταν ὄντος καὶ τῶν κυβερνητῶν ὀκνούντων, πρῶτος ἐμβάς καὶ κελεύσας τὴν ἀγκυραν αἶρειν ἀνεβόησε « Πλεῖν ἀνάγκη, ζῆν οὐκ ἀνάγκη. » Τοιαύτη δὲ τόλμη καὶ προθυμία χρώμενος μετὰ τύχης ἀγαθῆς ἐνέπλησε σίτου τὰ ἐμπόρια καὶ πλοίων τὴν θάλασσαν, ὥστε καὶ τοῖς ἔκτος ἀνθρώποις ἐπαρκέσαι τὴν περιουσίαν ἐκείνης τῆς παρασκευῆς, καὶ γενέσθαι καθάπερ ἐκ πηγῆς ἀφθονον ἀπορροὴν εἰς πάντας. ».

Voici une traduction se voulant élaborée et provenant du même ouvrage où l'on trouve et la version grecque et les versions françaises citées ici : « [...] Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte ; il ne l'est pas que je vive. » Par son audace et son activité, jointe à sa bonne fortune, arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés et couvrit la mer de vaisseaux ; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source abondante qui coula partout sans interruption. » ; et voici une autre traduction, littérale celle-ci, du même texte grec : « [...] Or étant-sur-le-point de mettre-à-la-voile, un grand vent étant sur lamer, et les pilotes hésitant, étant monté le premier et ayant ordonné de lever l'ancre, il s'écria : « Nécessité *est* de naviguer, *il n'est pas* nécessité de vivre. » Or usant d'une telle audace et ardeur avec une bonne fortune, il remplit de vivres les marchés, et de navires la mer : de-sorte-que même le superflu de ce préparatif (de ces provisions) avoir fourni aux hommes *du* dehors, et *qu'une* affluence abondante *venant* comme d'une fontaine avoir été *répandue* sur tous » ; In : PLUTARQUE. *Vie de Pompée. Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle par deux traductions françaises, l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots grecs correspondants, l'autre correcte et fidèle précédée du texte grec, avec des sommaires et des notes par une société de professeurs et d'hellénistes. Cet ouvrage a été expliqué, annoté et revu pour la traduction française par M. Bétolaud, professeur au collège royal de Charlemagne.* Paris : Librairie de L. Hachette. 1845. 388 p. Chap. L, p. 228 (traduction *correcte*) et 229 (traduction *littérale*).

Une autre traduction, très littérale, du texte grec rapportant la réflexion de Pompée adressée à ses marins pourrait être : *Nécessité de naviguer ! De vivre, pas de nécessité !*

SI DES JUGES INIQUES, SI DES SCÉLÉRATS

Sache-le bien, il n'y a pas de plus noble mort,
Que de se faire tuer,
Ou bien de se tuer.

Que ton ennemi se croit victorieux ;
Alors, si tu le peux, tue-le.
Si à ce beau geste héroïque tu survis,
Même un jour seulement,
Déjà, vaillamment, tu triomphes du destin.

Si tous les vils blasphémateurs de la Terre,
En une meute abjecte,
Se lancent après toi,
Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Si des juges iniques, si des scélérats
Veulent attenter à tes jours,
Conserve ta sérénité.
Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Si l'on décide enfin de te faire périr,
Si l'issue s'avère pour toi sûrement fatale,
Si ta misérable vie n'est plus digne de toi,
Ne crains donc pas la Mort !
Et meurs selon ton choix.

Dans l'adversité la plus sombre, la plus contraire,
Sache-le, tu peux encore maîtriser ton destin.

Tous les blasphémateurs de la Terre, prive-les de leur joie !
À tous les juges, les scélérats, fais cette injure !
Fais le choix de ta mort et de son heure !
Donne-toi la mort,
Dissipe le malheur.

La bouche pleine de terre,
Ou les yeux se consumant dans le soleil de feu,
La poitrine explosant dans la fournaise,
La Mort t'aimeras, tu aimeras la Mort.
La Mort jamais ne déçoit.

Choisis la Mort ! Choisis ta mort.
Ainsi tu ne seras pas humilié.
Tu seras vainqueur.

Sache-le bien, il n'y a pas de plus noble mort,
Que de se faire tuer,
Ou bien de se tuer.

VOUS QUI RÊVEZ ENCORE

Ô hommes humbles !
Vous croyez-vous repus ;
Tout juste êtes-vous rassasiés.
Pauvres valets !
Vous croyez-vous logés dans des palais ;
Tout juste, parfois,
Vous abritez-vous des intempéries
En de piètres abris.
Tristes ouailles !
Convoquées aux froides heures sinistres
En d'immenses bâtisses
Glacées et humides comme la tombe,
Aux parois suintantes de votre sueur,
De celle de vos pères,
Et poisseuses du sang de vos aïeux !
Serviles et fidèles !
Vous ne sentez plus à vos cous les chaînes,
Dans les replis de la nuisible graisse,
Couvrant vos corps,
Engluant vos esprits !

Ô hommes humbles !
 Ô hommes fiers !
 Ô hommes orgueilleux !
 Debout, vous tous !
 Debout, les hommes !
 Debout, les femmes !
 Debout, vous tous qui êtes encore vivants !
 Debout, les méprisés, opprimés de la terre !
 Et debout, vous les morts !
 Debout ! Sortez de vos demeures d'ombres !
 Debout ! Sortez de vos sinistres tombes !
 Sortez de ces lieux de misères !
 Dans vos sombres gîtes,
 Prisonniers de la Mort,
 Cessez d'attendre !
 Brisez vos chaînes !
 Debout, vous qui rêvez encore !
 Debout, Arthur ! Avec tes guerriers de légende !

Debout, pour la vengeance !
 Debout, armée de guerre !
 Debout, pour la justice !
 Debout, armée de fer !
 Debout, vous, tous les fantômes de nos aïeux !
 Debout, leurs fils !
 Debout, leurs filles !
 Debout, vous qui rêvez du jour et de la vie !
 Levez-vous enfin,
 Et fiers et glorieux,
 Dans votre soleil !

QUE VIENNE UN NOUVEL ÂGE

De l'équinoxe en solstice,
De solstice en équinoxe,
Aux cieux tournent les astres.

Et que tourne le temps !
Et que change l'époque !
Que vienne un nouvel âge,
Que vienne un autre cycle !

En cet instant,
En ce haut lieu
Où fut sanctifié notre bâton de puissance,
Où un ordre très antique, par notre science,
Un ordre antique, nouveau pour notre conscience,
Put se rétablir,
À nouveau fleurir,
Debout dans le vent,
Sous les astres qui tracent au loin sur les cieux
Lentement leurs rondes,
Fiers et orgueilleux,
Nous bravons le monde !

De l'équinoxe en solstice,
De solstice en équinoxe,
Aux cieux tournent les astres.

Et que tourne le temps !
Et que change l'époque !
Que vienne un nouvel âge,
Que vienne un autre cycle !

Et nous revendiquons le don !
 Aussi à le transmettre nous nous engageons !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les idéologies des interdits !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les philosophies rances de la mort !
 Car il lui faut vivre !
 Contre les religions perfides et stériles !
 Car il lui faut vivre,
 Malgré leurs noirs relents de chambres mortuaires !

De l'équinoxe en solstice,
 De solstice en équinoxe,
 Aux cieux tournent les astres.

Et que tourne le temps !
 Et que change l'époque !
 Que vienne un nouvel âge,
 Que vienne un autre cycle !

Il nous faut vivre !
 Nous voulons vivre ! Et vivre dans la lumière !
 Nous voulons que l'homme vive ! Qu'il se redresse !
 Qu'il relève la nuque ! Face à la lumière !

Au cœur de la nuit,
 Dans la lueur du jour,
 Nous revendiquons le don !
 De le donner nous le jurons !

DEUX SORTES ICI-BAS

Il y a deux sortes ici-bas.
 Deux sortes ici-bas il y a.
 Les mangeurs et les mangés.
 Les mangeurs zélés,
 Les mangeurs et les mangés.

Prenez bien garde à vous,
 Vous, qui tous voulez tant être nos très bons maîtres !
 Prenez bien garde à vous !
 Maîtres infâmes, ignobles et abhorrés !
 Méfiez-vous donc de nous !
 Car nous ne vous laisserons pas nous dévorer !
 Méfiez-vous donc de nous !
 Car contre vous nous défendrons-nous !
 Contre vous ! Contre vous ! Contre vous !

Prenez bien garde à vous !
 Méfiez-vous donc de nous !
 Car sous la peau de mouton,
 Nous sommes des loups !
 Pour vous nous sommes des loups !
 Car sous la peau de mouton,
 Nous sommes des loups !
 Nous sommes des loups !

AIME, ET FAIS CE QUE TU PEUX

Vis ! Et aime !
 Et fais ce que tu veux,
 Fais ce que tu peux !
 Et n'oublie pas qu'il est nécessaire de se battre pour vivre !
 Et meurs. Oui. Meurs, en paix, quand bien même.
 Car, ne l'oublie pas, il n'est pas nécessaire de vivre.

SEUL FACE AU DESTIN

Et jusqu'à l'effrayante brisure,
 Jusqu'à la déchirante rupture,
 Jusqu'à la très longue dormition,
 Jusqu'au repos de l'éternel instant,
 Jusqu'à sombrer dans la protection de l'apaisante Mort,
 Tu es seul, face au monde,
 Tu es seul, face au destin.
 Mais armé du souffle de vie !
 Du souffle épuisant, excitant, de la vie.

DIVINS ET INHUMAINS

L'or ! Et l'argent !
 Divins et inhumains,
 Ils pénètrent le cœur de l'être humain,
 Et il devient dur, au lieu de digne, au lieu de fier !
 Divins et inhumains,
 Ils pénètrent le cœur de l'être humain.
 Le bronze ! Ou le fer !
 Et commence l'attente sans but et sans fin.
 Prisonnier de la tranquille Mort,
 En rêvant,
 D'attendre il suffit alors.

DÉMONS OU REVENANTS

Appelons cela,
 Souvenir, ou souvenance,
 Démons, revenants,
 Ou fantômes, seulement !
 Mais il est de ces effluves
 Qui, ici ou là,
 À un moment
 Ou un autre, un temps,
 Fatalement, se condensent.

AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX

La quête du Savoir ne conduit pas nécessairement à la victoire.
 La Connaissance acquise n'est pas gage de succès.
 Face au dogmatisme, à l'arbitraire, à la Toute-Puissance,
 À l'avilissement, à l'humiliation, à l'aveulissement,
 Voilà pourtant une arme !

Était-il sage, était-il grand, était-il l'ami des hommes ou des anges,
 Le saint homme²¹ qui prétendit qu'il valait mieux être
 Un chien vivant qu'un lion mort ?
 Notre Table d'Émeraude²² pourra bien choir de notre front,
 Dans la fange, le jour de notre défaite,
 Nous pourrons bien alors nous étouffer dans la boue,
 Vaincu, nous ne serons pas soumis,
 Nous serons plus vivants encore dans le néant de la mort,
 Nous serons libres !
 Et si nous chutons dans les ténèbres,
 Au moins nous serons-nous approchés de la lumière,
 Au moins aurons-nous pu nous en saisir !
 Alors, pourrons-nous laisser filtrer entre nos doigts
 Le sable noir des étoiles mortes,
 Visiter les cœurs de mille soleils !
 Nous n'aurons pas été des moutons mièvres, des brebis niaises,
 Nous n'aurons pas été des chiens serviles,
 Notre combat en nous aura révélé l'Homme !

Nos âmes, nous ne voulons point qu'elles soient soumises et assoupies.
 Nous ne voulons point être réduits à l'impuissance.
 Vous voulons des esprits forts, capables d'agir sur le monde,
 Nous voulons forger notre destin.
 Hic et nunc !
 Nous voulons vivre, agir, ici et maintenant,
 Non point plus loin et plus tard,
 Illuc et alias !

21 L'Ecclésiaste.

22 La « Table d'Émeraude » : selon la légende, l'enseignement d'Hermès Trismégiste, court texte particulièrement hermétique, ésotérique par excellence, et ayant fasciné tout le Moyen-Âge, fut jadis gravé sur l'émeraude que Lucifer, l'Ange Rebelle, portait au front et qu'il perdit lors de sa défaite.

Notre loi n'agit point sur le théâtre de l'abstrait,
 Point dans le royaume de la théorie, dans un au-delà éternel.
 Notre loi s'inscrit dans le présent.
 Mais aussi dans la durée.
 Simul et semper !
 Notre loi n'est point la commune foi vulgaire.
 Notre loi concerne la divine Nature
 Et les forces qui l'animent, qui en elle résident.
 Notre loi concerne les êtres, humbles et ardents pourtant.

Que l'homme s'élève
 De la sombre et froide boue originelle
 Vers la lumière.
 Qu'il se montre digne et fier.
 Qu'il se transcende lui-même.
 Qu'il gravite autour de lui-même, autour de son propre soleil.
 Qu'il rassemble en lui-même
 Et les choses supérieures et les choses inférieures.
 Et ainsi il vaincra la divinité vile et improbable qui l'opresse.
 Ainsi il vaincra l'angoisse qui l'étreint.
 Ainsi il se vaincra lui-même !
 Ainsi gagnera-t-il la maîtrise du monde visible,
 Ainsi gagnera-t-il la maîtrise de son univers invisible.
 C'est ainsi qu'il sera son propre créateur.
 C'est ainsi qu'il bâtira des mondes.
 C'est ainsi qu'il régira le monde.
 Ainsi il aura gagné la Puissance et la Force ;
 La Puissance et la Force, qui donnent Vie, qui donnent Mort.
 Vivant, déjà il sera mort.
 Mort, toujours il sera vivant.
 Il maîtrisera et la vie et la mort.

Voilà ce qu'enseigne une tradition oubliée, une sagesse très antique.
 Voilà ce qui est inscrit sur le support le plus précieux ;
 Voilà ce qui brillait aux fronts orgueilleux des dieux.
 Voilà la connaissance à conquérir.
 Voilà le combat à mener.
 Voilà la justification de notre rébellion,
 Voilà la légitimation de notre lutte,
 Voilà la sanctification de notre action.

LES PAUVRES À L'ÉGLISE

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
 Qu'attéidit puamment leur souffle, tous leurs yeux
 Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
 Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux ;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
 Heureux, humiliés comme des chiens battus,
 Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
 Tendent leurs oremus risibles et têtus.

Aux femmes, c'est bien bon de faire des bancs lisses,
 Après les six jours noirs où Dieu les fait souffrir !
 Elles bercent, tordus dans d'étranges pelisses,
 Des espèces d'enfants qui pleurent à mourir.

Leurs seins crasseux dehors, ces mangeuses de soupe,
 Une prière aux yeux et ne priant jamais,
 Regardent parader malheureusement un groupe
 De gamines avec leurs chapeaux déformés.

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote :
 C'est bon. Encore une heure ; après, les maux sans noms !
 — Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote
 Une collection de vieilles à fanons.

Ces effarés y sont et ces épileptiques
 Dont on se détournait hier aux carrefours ;
 Et fringalant du nez dans des missels antiques,
 Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,
 Récitent la complainte infinie à Jésus,
 Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
 Loin des maigres mauvais et des méchants pansus,

Loin des senteurs de viande et d'étoffes moisies,
 Farce prostrée et sombre aux gestes repoussants ;
 — Et l'oraison fleurit d'expressions choisies,
 Et les mysticités prennent des tons pressants,

Quand, des nefs où périt le soleil, plis de soie
 Banals, sourires verts, les Dames des quartiers
 Distingués, — ô Jésus ! — les malades du foie
 Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.

Arthur Rimbaud

Chapitre X
— ALMA MATER —

PENSE ET RÊVE

Écoute et entends.
Écoute et lis.
Lis, pense et rêve.
Laisse aller ton imagination.
Et construis sur les fondations
Posées par toutes les générations.
Sur l'œuvre des Anciens,
Sur l'enseignement et la sagesse
De tous les passés estimables,
Élève ton œuvre,
Construis ton présent, construis le Présent,
Construis ton futur, prépare le Futur,
Sur la sagesse des Anciens,
Bâti ta sagesse, élève-toi !

PRENDS ET LIS

Ô mon disciple ! Ô mon fils ! Ô ma fille !
Écoute et entends, car j'ai à te dire.
Prends et lis que je t'instruise,
Prends et lis que je t'apprenne,
Prends et lis, car j'ai tant à t'apprendre.

Ô mon disciple ! Ô mon fils ! Ô ma fille !
Écoute et entends car j'ai à te dire.
Ô mon disciple ! Ô mon fils ! Ô ma fille !
Prends et lis, il le faut, je dois t'instruire.
Toi, prends et lis, car j'en ai tant à t'apprendre

EFFORT ET RÉCONFORT

L'harmonie avec les Forces qui animent la divine Nature,
L'harmonie avec les Forces vives du Visible et de l'Invisible,
L'harmonie procure force et réconfort à l'humaine nature.

Et le réconfort, c'est l'effort qui le procure.
Et cet effort est nécessaire, sache-le bien.
Cet effort est nécessaire pour accéder à la connaissance,
Cet effort est nécessaire pour parvenir à la sagesse,
Cet effort est nécessaire pour parvenir à l'humilité,
Cet effort est nécessaire pour parvenir à l'harmonie.

Et le réconfort, c'est l'effort qui le procure.
Mais le réconfort le plus absolu,
Ce n'est pas l'effort physique qui le procure.
Mais le réconfort le plus absolu,
Ce n'est pas l'effort intellectuel qui le procure.
Le réconfort le plus absolu,
C'est l'effort moral, c'est l'effort spirituel qui le procure.

Et cet effort est nécessaire pour gagner une âme forte et confiante.
Cet effort est nécessaire pour gagner une âme libre et sereine.
Et cet effort pour accéder à la connaissance,
À la sagesse, à la force apaisée, à la liberté,
A toujours été nécessaire, et toujours il le demeure.
Et, ce, même lorsque, objets d'un culte disparu,
Les énigmatiques Pierres de Lune tombées jadis des cieux,
Polies par le toucher tremblant des orants craintifs,
Se trouveront, oubliées des hommes,
Nodules enfouis et perdus au sein des limons tendres
Se formant aux siècles en roches dures,
Cet effort toujours demeurera nécessaire.
Toujours ainsi il en sera.
Cela est, cela fut. Cela est, cela sera.

PAR-DELÀ LES LIMITES

Pars, sans attendre qu'aux cieux insouciant
 La Lumière ne rosisse et rougisse.
 Pars, pars, sans attendre qu'aux cieux trop vieux
 La sombre Lumière s'enfle et puis meurt.
 Pars, sans attendre qu'aux cieux insouciant
 La Lumière se restreigne, se rapetisse.
 Pars, sans attendre que les sols se fendent, qu'ils se fondent.
 Pars, sans attendre que résonnent les noires trompettes de la Mort.
 Sans les entendre, pars !
 Pars, sans attendre que terre et ciel enfin ne s'unissent.

Au-delà des murailles,
 Aux jointures des urnes moussues
 Tu respireras l'âtre fumée des vieux bûchers funéraires.
 Au-delà des champs, des labours et des prés,
 Au-delà des clôtures,
 Tu marcheras sur les hauts tumuli des Anciens,
 Et dans leur herbe grasse, attentif,
 Tu t'allongeras, la face contre la terre nourricière.

Au-delà des lieux mornes des vaines libertés,
 Au-delà des bornes sinistres des interdits,
 Là, tu traverseras
 Aux sourires complices des Termes très antiques,
 Là où s'ébattent en rêvant Dusesses et Duses,
 La Haie sombre, épaisse des limites.

Par-delà les bois incertains,
 Où dansent prudents les Faunes priapiques,
 Les gaies Ménades à l'extase mystique,
 Par-delà les Nemetons saints et sacrés
 Aux pieux divins, les visages effacés,
 Dans la dense forêt primordiale et sauvage,
 À la tombée du jour, au crépuscule d'un monde,
 Tu caresseras, des chimères, les crinières emmêlées.

Au-delà, tu franchiras
 De la rive grise et cendreuse,
 À la rive claire et sableuse,
 Courant sur la cime lisse des pieux noirs
 Fichés dans la profonde vase des âges,
 Les Eaux insondables et glauques
 Charriant comme débris d'insectes fragiles,
 Les pâles faces blêmes des âmes mortes et oubliées.

Alors, sur la lande des confins immenses,
 Dans la blafarde, douce lueur lunaire,
 Jusqu'à l'aube naissante d'un jour nouveau,
 Et jusqu'en la pleine lueur d'un nouveau soleil,
 L'âme pleine d'espoir et d'orgueil,
 Tu chevaucheras Centaures et Licornes.

COMME UN ARC TENDU

Quand bien même serais-tu tombé si bas,
 Que tomber plus bas tu ne pourrais,
 Alors ne t'incline pas, ne courbe pas davantage les reins,
 Pas plus que ta chute ne t'y a contraint.

Quel que soit l'effort qu'il t'en coûte, redresse l'échine,
 Quand bien même debout
 Plus promptement ton engloutissement dans la fange adviendrait-il.
 Le poing serré, le bras tendu ainsi armé,
 Lève le menton vers les cieux, tourne ton front dignement,
 Fièrement vers l'en haut, vers la lumière.

Alors tendu comme un arc visant le soleil au milieu du ciel,
 Alors tendu comme un pont entre deux mondes,
 Tendu entre ce bas monde et l'autre monde,
 Tu verras naître, grandir l'humaine, la divine vertu qui en toi réside,
 Tu te grandiras, tu te hausseras, baigné de lumière,
 Jusqu'aux confins des cieux ;
 Tu gagneras le ciel !

En un prodigieux effort encore,
 Tu pourras relâcher les tensions de ton être tout entier.
 Et comme les tensions dans le corps de l'arc se libèrent
 Et portent le dard vers les soleils où il semble se fondre,
 Il conviendra qu'en toi s'abolisse le désir.
 Alors ton âme s'élèvera vers la lumière, dans la lumière,
 Elle franchira les frontières entre l'humain et le divin.
 En pleine conscience tu accèderas ainsi à la connaissance.

Mais alors, comme le dard, l'âme retombe et s'engloutit dans la boue.
 Mais alors, ton âme aura pu emprunter la voie céleste
 Vers le bon, vers le beau, vers le vrai, vers la vie,
 Un instant y accéder.

Pour cela il convient, en toi, d'abolir le désir.
 Libère-toi de l'ambition, libère-toi de l'émotion, libère-toi de la passion.
 Alors, dans le luxe ou la boue, dans l'ombre ou le plein soleil,
 Tu gagneras l'apaisement.
 Devant la vie, devant la mort, tu demeureras en toute liberté en toute sérénité.
 Alors tu vivras en paix, alors tu mourras en paix, alors tu reposeras en paix.

AU BEAU SOLEIL

Ô mon disciple, ô mon sang, vois sur la plaine
Sableuse écrasée de soleil, ces ossements
De géants, blanchis par les vents du temps.

Mon disciple, mon sang, vois sur cette plaine
De la désolation ces guerriers impavides,
Dressés sur leurs montures immobiles.

Mon disciple, mon sang, la sens-tu l'odeur,
L'odeur de ces débris immondes que déjà
Les hampes de bois gris ne soutiennent plus ?

Mon disciple, mon sang, vois-tu ces sombres nuages
Qui s'amoncellent au-dessus des collines lointaines ?
Mon disciple, mon sang, vois-tu ces tourbillons de poussière
Naissant des montagnes couleur de fer
Et qui déjà descendent vers la plaine ?

Mon disciple, mon sang, le perçois-tu
Dans ta poitrine, dans tes entrailles,
Et alors que se brisent tes dents,
Sur ta langue, le goût du fer ?

Ô mon disciple, ô mon sang, or tu le sais
Comme au sein de ces lourdes matrices de fer,
Naissent là-bas et la douleur et le trépas.

Ô mon disciple, ô mon sang, vois ces chevaux de guerre
 Attachés aux flancs des mausolées.
 Mon disciple, mon sang, vois les faisceaux d'armes
 Appuyés contre ces blancs tombeaux.

Ô mon disciple, ô mon sang, vois ces guerriers songeurs,
 S'assurant d'un pouce distrait du tranchant de leurs scramasaxes,
 Ou soupesant nonchalamment leurs longues et épaisses framées.

Mon disciple, mon sang, entends-tu les pleurs de ces femmes devant les cénotaphes ?
 Mon disciple, mon sang, vois à la lisière du Nemeton,
 Frissonnant d'un respect sacré dans l'ombre dense aux roches moussues,
 Ces timides orants se recueillant humblement ?

Mon disciple, mon sang, devant la grande pierre sacrée,
 Fichée profond dans la terre, mère des vivants et des morts,
 Se dressant haut vers les cieux, vers la lumière,
 Vois, se tenant par la main, ce garçon, cette fille,
 Qui ne sont plus des enfants déjà, se souriant doucement.
 Mon disciple, mon sang, entends-tu la course, dans les ruines d'une forteresse,
 Sombre Antonia aux dédales baignés par le jour, de ces enfants jouant et riant ?

Ô mon disciple, ô mon sang, vois sous le pommier,
 Dans l'ombre douce et lumineuse,
 Ce vieil homme, ce vénérable sage blanchi par l'âge,
 Et, qui l'entourent, ces enfants attentifs.

Et, spectacle édifiant, ô mon disciple, ô mon sang,
 Vois, debout sur la plaine, dressés l'un contre l'autre,
 Ces éphèbes blêmes mesurant leurs forces,
 Sur une aire de sable, au beau soleil !

RÉBELLION

Et le devoir d'admonition,
 Et le droit de récrimination,
 Et le devoir de rébellion,
 Comme dans leurs vénérables écrits
 Les valeureux sages de l'Orient ancien,
 Nous les proclamons.
 Comme les éminents philosophes, fils d'hyperborée,
 Nous les proclamons.
 Comme les anciens Jarls du septentrion occidental,
 Nous les proclamons.
 Comme les doctes législateurs de la grande Révolution,
 Nous les proclamons !

Contre ceux qui méprisent les faibles,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui agressent, ceux qui oppressent les peuples,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui détruisent les Nations,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui au motif d'apporter la civilisation,
 Répandent la désolation,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui se plaisent à bafouer le Juste,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui, à la Justice, préfèrent le profit,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui portent atteinte à la Vie,
 À la Mère nourricière, à la salutaire Nature,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui confisquent l'Universel,
 Portent atteinte à l'harmonie,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui dénigrent l'Art et le Beau,
 Provoquent la laideur, la honte, la douleur,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui, l'être humain, humilient,
 Nous les proclamons.
 Contre ceux qui exaltent la soumission,
 Haïssent la liberté, imposent la misère,
 Contre ceux qui veulent la mort de l'âme,
 La mort de l'Homme,
 Nous les proclamons.

Chapitre IX
— MISSIO —

LA TRISTESSE DU DIABLE

Silencieux, les poings aux dents, le dos ployé,
Sur un pic hérissé de neiges éternelles,
Enveloppé du noir manteau de ses deux ailes,
Une nuit, s'arrêta l'antique Foudroyé.

La terre prolongeait en bas, immense et sombre,
Les continents battus par la houle des mers ;
Au-dessus flamboyait le ciel plein d'univers ;
Mais Lui ne regardait que l'abîme de l'ombre.

Il était là, dardant ses yeux ensanglantés
Dans ce gouffre où la vie amasse ses tempêtes,
Où le fourmillement des hommes et des bêtes
Pullule sous le vol des siècles irrités.

Il entendait monter les hosannas serviles,
Le cri des égorgeurs, les *Te Deum* des rois,
L'appel désespéré des nations en croix
Et des justes râlant sur le fumier des villes.

Ce lugubre concert du mal universel,
Aussi vieux que le monde et que la race humaine,
Plus fort, plus acharné, plus ardent que sa haine,
Tourbillonnait autour du sinistre Immortel.

Il remonta d'un bond vers les temps insondables
Où sa gloire allumait le céleste matin,
Et, devant la stupide horreur de son destin,
Un grand frisson courut dans ses reins formidables.

Et se tordant les bras, et crispant ses orteils,
Lui, le premier rêveur, la plus vieille victime,
Il cria par delà l'immensité sublime
Où déferle en brûlant l'écume des soleils :

Les monotones jours, comme une horrible pluie,
S'amassent, sans l'emplir, dans mon éternité ;
Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité ;
Et la fureur me pèse, et le combat m'ennuie.

Presque autant que l'amour la haine m'a menti :
J'ai bu toute la mer des larmes infécondes.
Tombez, écrasez-moi, foudres, monceaux des mondes !
Dans le sommeil sacré que je sois englouti !

Et les lâches heureux, et les races damnées,
Par l'espace éclatant qui n'a ni fond ni bord,
Entendront une Voix disant : Satan est mort !
Et ce sera ta fin, Œuvre des six Journées !

Charles Leconte de Lisle. « Poèmes barbares ».

LA POUSSIÈRE DES ÂGES

Cela te fut donné pour la Puissance et le Savoir.
 Mais non pas pour la gloire !
 Ce que je t'enseigne, ce que j'ai voulu t'enseigner,
 Se place en marge du temps !
 N'appartient pas au temps !
 Cela était avant le Christianisme,
 Avant les monothéismes,
 Avant l'antique paganisme,
 Avant les religions constituées,
 Avant l'histoire !
 Avant même que l'homme ne fut un animal religieux,
 Quand l'homme était encore proche de l'animal,
 Oui, cela était !
 Quand le monde était encore en sa jeunesse,
 Cela, déjà, était !
 Et cela est encore !
 Cela fut et cela demeure !
 Et cela sera !
 Et quand les ruines des basiliques vaticanes
 Seront mêlées à la poussière des âges,
 Les puissances que cela sollicite toujours seront !

Chapitre XI
— APPENDIX —
(DELECTAMENTUM)

LE CHANT DU JAU

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

C'est le chant du Jau, ho ! Le chant très beau du Jau !
 C'est le chant du Jau, ho ! Le chant très beau du Jau !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Au soleil levant, le Jau chante dans le vent.
 Au soleil levant, 'Tit Jo s'étire en riant.
 Au soleil couchant, le Jau chante sur l'étang,
 Au soleil couchant, 'Tit Jo fredonne en rêvant.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Sous le ciel bleu riant, le beau soleil brillant,
 'Tit Jo va gambadant, chantant à travers champs.
 'Tit Jo va gambadant, se dandinant fièr'ment,
 Sous les nuages sombres, présages pesants.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

'Tit Jo va gambadant, chantant sur les sentiers,
 'Tit Jo va gambadant, chantant à travers prés.
 'Tit Jo va gambadant, chantant sur les chantiers,
 'Tit Jo va gambadant, chantant dans l'atelier.
 'Tit Jo va gambadant, bureaux climatisés,
 'Tit Jo va gambadant, trains sales et bondés.
 'Tit Jo va gambadant, le long des quais pollués,
 'Tit Jo va gambadant, sur la Terre souillée.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Sous le ciel bleu riant, le beau soleil brillant,
 'Tit Jo va gambadant, chantant à travers champs.
 'Tit Jo va gambadant, se dandinant fièr'ment,
 Sous les nuages sombres, présages pesants.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Aux grands qui l'embêtent, aux puissants malhonnêtes,
 Petit Jo leur crie et Petit Jo leur répète :
 À votre vue mes rudes paupières se plissent,
 À votre approche mes deux narines frémissent.
 Aux grands qui l'embêtent, aux puissants malhonnêtes,
 Petit Jo leur crie et Petit Jo leur répète :
 Vous dévorez, fous ! la planète jusqu'aux roches !
 Mais, à votre bête mort, d'l'argent plein vos poches !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Lui, le Petit Jo du Petit Peuple de l'ombre,
 Lui, le Petit Jo, depuis des âges sans nombre,
 Aux grands qui l'embêtent, aux puissants malhonnêtes,
 Petit Jo leur crie et Petit Jo leur répète :
 Libre ! Je veux qu'à ma guise on me laisse vivre !
 J'aspire au bonheur, et libre, à la joie de vivre !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Devant une si belle profession de foi,
 Devant une si belle profession de foi,
 Voilà que notre cœur se trouve en grand émoi,
 Voilà que notre cœur se trouve en grand émoi,
 Que la raison défaille à cette frêle voix.
 Que la raison défaille à cette frêle voix.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Aux grands qui l'embêtent, aux puissants malhonnêtes,
 Jo crie, leur répète : lâchez-moi les baskets !
 Trop pur et trop juste, ni méchant ni mesquin,
 Libre et insoumis, à personne il n'appartient.
 Digne et fier, n'est pas de la secte de l'Éna ;
 Jamais au gouvernement 'Tit Jo ne sera.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Les grands qui l'embêtent, les puissants malhonnêtes,
 Devraient faire attention, se montrer bien prudents.
 Car 'Tit Jo 'l'est gentil, car 'Tit Jo 'l'est patient,
 Mais 'Tit Jo bien souvent l'a prouvé dans le temps,
 Petit Jo 'l'est capable de montrer les dents !
 'L'est capable de mordre, de couper des têtes !
 Comme entre ses doigts il fait éclater noisettes,
 'Tit Jo pourrait bien briser quelques grosses têtes !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

C'est le sang du Jo, ho ! Le sang très chaud du Jo !
 C'est le sang du Jo, ho ! Le sang très chaud du Jo !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Sous le ciel bleu riant, le beau soleil brillant,
 'Tit Jo va gambadant, chantant à travers champs,
 'Tit Jo va gambadant, se dandinant fièr'ment,
 Sous les nuages sombres, présages pesants.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

Au soleil levant, le Jau chante dans le vent.
 Au soleil levant, 'Tit Jo s'étire en riant.
 Au soleil couchant, le Jau chante sur l'étang,
 Au soleil couchant, 'Tit Jo fredonne en rêvant.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

'Tit Jo va gambadant, humant fleurs et fleurettes,
 'Tit Jo va gambadant, goûtant noix et noisettes.
 'Tit Jo va gambadant, chantant sur les sentiers,
 'Tit Jo va gambadant, chantant à travers prés.

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !

C'est le chant du Jau, ho ! Le chant très beau du Jau !
 C'est le chant du Jau, ho ! Le chant très beau du Jau !

Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !
 Ho, ho, ho, ho, hi, ho ! Ho, ho, ho, ho, hi, ho !²³

23 Comme le suggère son titre, ce texte peut se chanter.

À le chanter, le lecteur se montrant aussi hardi qu'un « jau », aussi hardi que le Petit Jo, pourra s'y essayer, ce n'est qu'une suggestion, sur l'air de *Colchiques dans les prés* !



FIN

Table

Argument de « DES ENFERS AU GOÛT DE MIEL ».....	5
SI TU L'OSSES, LECTEUR.....	9
CHAPITRE PREMIER	
— INTROITUS —.....	11
AUX MODERNES.....	13
LE FEU ROUGEYOYANT DE LA GUERRE.....	14
Chapitre II	
— LA PERLE DU DRAGON —.....	17
LE MASSACRE DE MONA.....	18
D'UNE CHAUSSE DU GRAND GARGAN.....	22
SUR LA FACE DE LA TERRE.....	24
VIENS CONDUIRE NOTRE GUERRE.....	26
LA FIN DU VOYAGE.....	27
LE DOMAINE DES SONGES.....	28
LUEUR LUNAIRE.....	31
LE SIÈGE PÉRILLEUX.....	32
SUR LE DOS DU DRAGON.....	34
L'ŒIL DU DRAGON.....	36
LA PROPHÉTIE DE GWENC'HLAN.....	38
LA MARCHÉ D'ARTHUR.....	39
Chapitre III	
— LA FORCE DE VIE —.....	41
LE MAL.....	43
PULSION DE VIE.....	44
L'ORDRE MÉDIOCRE.....	46
TRANSGRESSION.....	47
LES COHORTES CHIMÉRIQUES.....	48
UN DÉFI HARDI.....	49
AUX MORTS.....	50
Chapitre IV	
— SAIGNEURS DE GUERRE —	
(EMBOLIUM I).....	51
LE CŒUR DE HIALMAR.....	53
PROFONDE TOMBE.....	56
LES AMANTS ANGOISSÉS.....	60
LE REGARD DU GUERRIER.....	62
DURES ET LONGUES LAMES DE FER.....	63
EFFIGIE DE PIERRE.....	64
BAISER MORTEL.....	66
DANS LA CRYPTÉ DU QRAAGH.....	68
LE SOIR D'UNE BATAILLE.....	70

Chapitre V	
— LE SANG DES INNOCENTS —	
(EMBOLIUM II).....	71
LES DEUX GLAIVES (CHŒUR DES CÉSAR).....	72
SOUS LE PONT MILVIUS.....	73
HAITHABU.....	74
QUE SONT DEVENUS TES RÊVES D'AUTREFOIS.....	75
NUIT ET BROUILLARD.....	76
SOIR DE BATAILLE.....	77
Chapitre VI	
— L'OMBRE DES MYRTES —	
(EMBOLIUM III).....	79
LE DORMEUR DU VAL.....	81
LES OS VERS LES CIEUX.....	83
DE LUI AYEZ PITIÉ.....	85
DES MOTS DOUX ILS SE MURMURENT.....	86
DANS LES LOINTAINS PERDUS.....	87
BELLE LINGERIE EMBAUMÉE.....	88
TÊTE DE FAUNE.....	90
Chapitre VII	
— LA CAGE DU CIEL —.....	
SUR UN MARBRE BRISÉ.....	92
LE JOUG INFÂME.....	94
FAUSSEMENT SAGE.....	95
DES ENFERS AU GOÛT DE MIEL.....	96
INFERNALES HISTOIRES.....	97
TRISTE PAROUSIE.....	97
LES ÉTOILES SACRÉES.....	98
MATIN MAGIQUE.....	99
L'ANATHÈME.....	100
Chapitre VIII	
— PORTEURS DE LA LUMIÈRE —.....	
LE VŒU SUPRÊME.....	104
LE PRINCE DE CE MONDE.....	105
FIDÈLE À UNE PRATIQUE SANS ÂGE.....	106
DEBOUT DANS LA LUMIÈRE.....	108
EN CE MONDE-CI.....	109
LES CONFINS DES PORTES DU CIEL.....	110
L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ.....	111
SI DES JUGES INIQUES, SI DES SCÉLÉRATS.....	112
VOUS QUI RÊVEZ ENCORE.....	114
QUE VIENNE UN NOUVEL ÂGE.....	116
DEUX SORTES ICI-BAS.....	118
AIME, ET FAIS CE QUE TU PEUX.....	118
SEUL FACE AU DESTIN.....	119
DIVINS ET INHUMAINS.....	119

DÉMONS OU REVENANTS.....	119
AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX.....	120
LES PAUVRES À L'ÉGLISE.....	122
Chapitre X	
— ALMA MATER —.....	123
PENSE ET RÊVE.....	124
PRENDS ET LIS.....	125
EFFORT ET RÉCONFORT.....	126
PAR-DELÀ LES LIMITES.....	128
COMME UN ARC TENDU.....	131
AU BEAU SOLEIL.....	132
RÉBELLION.....	134
Chapitre IX	
— MISSIO —.....	135
LA TRISTESSE DU DIABLE.....	137
LA POUSSIÈRE DES ÂGES.....	138
Chapitre XI	
— APPENDIX —	
(DELECTAMENTUM).....	139
LE CHANT DU JAU.....	140
F I N.....	146

Copyright © 2000 - 2014, Patrick Émile Carraud

Carraud-Baudry
17 BIS, rue de Bois-Billières — 37230 Fondettes — France